

Sous Le Ciel D'Écosse

Barbara Cartland

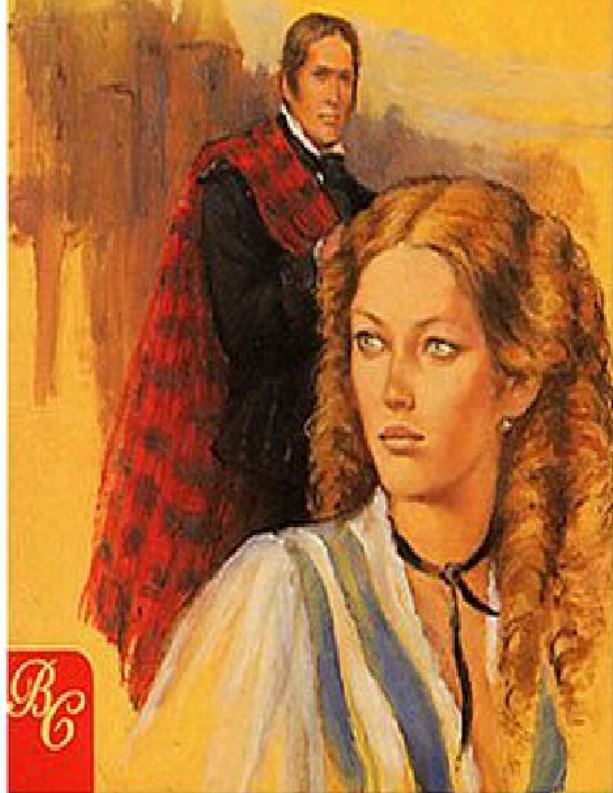
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Sous le ciel d'Écosse



Sous le ciel d'Écosse.

Barbara Cartland.

Traduit de l'anglais par Isabelle Tolila.

Titre original : Love in the Highlands

ISBN : 2.290.33513.4

Copyright : Copyright Barbara Cartland.

Copyright : Pour la traduction française, Éditions J'ai lu, 2003.

Sur l'auteur :

Barbara Cartland est une romancière anglaise dont la réputation n'est plus à faire.

Ses romans variés et passionnants mêlent avec bonheur aventures et amour.

Traduite en trente-six langues, elle est l'auteur contemporain le plus lu au monde. Son secret : toucher le cœur de ses lectrices et faire entrer le rêve dans chacun de ses romans. Elle s'est éteinte le 21 mai 2000 à l'âge de 99 ans, en laissant un grand nombre de manuscrits inédits.

1876.

La lettre était pleine de chaleur et d'affection.

Il y a longtemps que nous ne vous avons vu, cousin Edward. Beaucoup trop longtemps, de l'avis de ma chère épouse, et je suis bien d'accord avec elle.

- Moi aussi, murmura le comte de Ringwood avec un sourire nostalgique.

Il reverrait volontiers sa famille après tout ce temps. Et les splendides paysages d'Écosse, où l'on pouvait chevaucher des heures sans se lasser des beautés de la nature environnante.

En repensant à la liberté qu'offraient ces grands espaces, les murs de sa bibliothèque lui semblèrent soudain étouffants.

Londres et la vie qu'il y menait le satisfaisaient pleinement. Sa position à la cour, en tant que conseiller de la reine, était éminemment enviable. Et Lavina, sa fille bien-aimée, belle comme le jour, élégante et pleine d'esprit, le comblait de fierté.

Elle avait déjà refusé cinq demandes en mariage. En son for intérieur, lord Ringwood s'en trouvait soulagé, parce que depuis quatre ans, depuis la mort de sa chère épouse, Lavina, son unique enfant, représentait tout pour lui.

Leur vie ici, au centre de la haute société et de ses lumières, était un enrichissement permanent, et il n'en changerait pour rien au monde.

Cependant, cette lettre réveillait en lui l'envie de revoir les montagnes, les lacs et les bruyères de la verdoyante Écosse.

Je sais que l'Écosse est loin de Londres, écrivait son cousin, et que votre devoir vous retient auprès de Sa Majesté. Mais je garde l'espoir qu'un jour vous et Lavina, qui a dû devenir une très belle jeune femme, nous ferez le plaisir de votre visite.

Lord Ringwood prenait son stylo, prêt à répondre positivement à cette si gentille invitation, quand la porte s'ouvrit.

- Le duc de Bradwell demande à vous voir, Monsieur, annonça le majordome.

Lord Ringwood se leva aussitôt, ravi d'accueillir son plus vieil ami.

- Bonjour, Bertram. Quel bon vent vous amène ?

Le duc était un homme assez âgé, grand et au port altier, qui, malgré ses cheveux blancs, respirait la santé et la vigueur. Mais aujourd'hui son visage trahissait une certaine inquiétude.

- Une affaire urgente, répondit-il sans préambule.

- L'urgence doit être grande pour que vous veniez à cette heure, le taquina le comte. Je sais que vous détestez vous lever tôt.

- En effet. Je serais venu dès hier soir si mes obligations ne m'en avaient empêché.

- Asseyez-vous, mon ami. Je suis disposé à entendre le pire, déclara le comte avec une désinvolture montrant qu'il doutait de la gravité de la situation.

- J'ai passé la soirée d'hier au palais de Windsor. Après le souper, nous nous sommes tous rassemblés, comme d'habitude, dans le salon privé de Sa Majesté. La discussion tournait autour des nouvelles locales lorsqu'un messenger est arrivé, lui apportant une lettre urgente. Elle l'a lue, puis a déclaré d'un ton agacé :

"Encore une lettre me demandant de fournir une épouse à un prince des Balkans. J'ai pourtant répété maintes fois que je ne peux plus rien pour cette région. Je n'ai déjà que trop facilité de nombreuses alliances entre les Balkans et l'Angleterre."

- C'est la pure vérité, commenta le comte. De qui s'agit-il cette fois-ci ?

- Le prince Stanislaus de Kadratz. C'est un petit royaume dont la situation, entre l'Herzégovine et l'Albanie, fait tout l'intérêt. Les Russes menacent de l'envahir, alors le prince espère l'intervention de la reine, comme elle l'a déjà fait par le passé.

- Ce n'est pas pour rien qu'on surnomme Sa Majesté la Marieuse de l'Europe, observa le comte en souriant.

- Vous ne sourirez plus, mon bon ami, quand je vous aurai dit ce que la reine a en tête. Saviez-vous que son arrière-grand-mère était parente de votre famille ?

- Grands dieux, c'est de la préhistoire ! Nous ne nous sommes certainement jamais vantés de notre "lien de sang avec la famille royale".

- Hélas pour vous et Lavina, la reine compte en tirer parti maintenant !

- Lavina ?

À l'évocation de sa fille adorée, le sourire du comte s'évanouit et son regard s'emplit d'inquiétude.

- Que dites-vous, Bertram ? Sa Majesté aurait-elle l'intention de marier Lavina au prince Stanislaus ?

- Sa décision est prise. Plusieurs contestations se sont élevées hier soir. Certains des gentlemen présents ont rencontré le prince et se sont fait une bien piètre opinion de lui. Il boit, court le jupon et est réputé pour sa violence. Mais Sa Majesté n'a rien voulu entendre. Vous savez comme la reine peut se montrer déterminée. Nul n'est censé lui désobéir. Si vous osez la défier, vous perdrez votre position à la cour, et votre vie sera ruinée.

- C'est un cauchemar, gémit le comte en enfouissant son visage dans ses mains. Que puis-je faire ? Pour l'amour du Ciel, Bertram, dites-moi comment sauver ma fille ? Je ne peux pas tolérer un tel destin pour elle.

- Je le sais. Moi non plus je ne supporterai pas un tel sort pour l'un de mes proches. Il faut faire vite. La reine va vous convoquer pour vous annoncer elle-même sa décision.

- Mais que faire, Bertram ?

- Je ne vois que deux solutions. Soit quitter le pays, ce qui ne l'empêchera pas de vous faire rechercher et de vous ramener, soit marier ou fiancer votre fille avant que vous rencontriez la reine.

- Comment serait-ce possible ? Lavina a éconduit tous les prétendants potentiels. Nous ne pouvons plus les solliciter maintenant.

- Un homme peut vous aider. Le marquis d'Elswick. Si Lavina lui est déjà promise, même la reine ne pourra pas s'attendre qu'elle rompe son serment.

Le comte dévisagea son ami avec stupeur.

- Vous suggérez que Lavina épouse Elswick ? Cet homme froid et déplaisant qui n'a pas une once d'humanité ?

- Il n'est pas question qu'elle l'épouse, bien sûr. Des fiançailles suffiront. Elles pourront être rompues plus tard, quand la reine aura trouvé quelqu'un d'autre ou renvoyé le prince à ses propres affaires.

- Je n'en crois pas mes oreilles, souffla le comte. Mon vieil ami, je suis sûr que vous essayez de nous aider, et je vous en remercie, mais vous devez avoir perdu la tête pour penser à Elswick !

- Il ne veut plus entendre parler de mariage après ce qui lui est arrivé.

- Sa future femme l'a abandonné devant l'autel, je sais, mais c'était il y a longtemps.

- Il ne s'en est jamais remis. Il déteste les femmes. Et c'est justement pour cela qu'il peut servir votre cause. C'est un solitaire, une sorte de sauvage qui n'a que faire de la société et encore moins de la reine, à mon avis. Il ne craindra pas de l'offenser et pourrait par conséquent répondre à votre demande.

- Vous croyez qu'il serait d'accord ?

- C'est peu probable, répondit franchement le duc. Mais je ne vois vraiment pas qui d'autre pourrait vous aider.

- Je ne désire que le bonheur de ma fille, dit le comte avec tristesse. Comment pourrait-elle être heureuse dans ce pays barbare, mariée à un homme d'aussi mauvaise réputation ?

- La reine se trouve dans une position fort difficile. Pour des raisons diplomatiques, elle ne peut opposer un refus au prince sans l'étayer d'une très bonne raison.

- Au moins ai-je jusqu'à demain pour réfléchir à la meilleure

solution.

- Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

- Je ne serai pas convoqué au palais avant demain, n'est-ce pas ?

- N'y comptez pas. La reine enverra sans doute un messenger dès aujourd'hui.

- Vous avez raison, s'affola le comte. Je dois partir immédiatement.

Il agita la cloche posée près de la cheminée. Presque aussitôt le majordome apparut.

- Vous avez appelé, Monsieur ?

- Nous retournons à la campagne. Informez la comtesse de ma décision et faites atteler les chevaux les plus rapides.

Le majordome dissimula de son mieux sa surprise face à une telle précipitation.

- Tout de suite, Monsieur, dit-il simplement avant de quitter la pièce.

- Par bonheur, la maison de campagne d'Elswick n'est qu'à quelques kilomètres de la vôtre, remarqua le duc. Cela facilitera les choses. Si lui-même refuse, peut-être aura-t-il quelqu'un à nous indiquer. Mais j'y pense... et le duc d'Ayerton ?

- Elle a repoussé sa demande, soupira le comte. Il était très vexé. Il s'est rabattu sur une héritière américaine.

La mine sombre, il se dirigea vers son bureau, y ramassa quelques lettres encore fermées et les glissa dans sa poche. Puis il remarqua la lettre de son cousin à laquelle il voulait répondre juste avant l'arrivée du duc. Il la mit aussi dans sa poche.

- Supposez qu'Elswick refuse, reprit-il enfin. Il doit bien y avoir quelqu'un d'autre vers qui je puisse me retourner.

- Je ne crois pas, répondit le duc sans détour. Vous savez bien que personne ne tient à contredire la reine. Même nos meilleurs amis ne se rangeront pas de notre côté. Et il faut que le prétendant ait un titre important, sinon la reine rompra tout simplement les fiançailles.

La porte s'ouvrit et le majordome apparut.

- La voiture sera prête dans une demi-heure, Monsieur, annonça-t-il. Lady Lavina a été informée et se prépare.

Une fois le majordome reparti, le duc se leva de son fauteuil.

- J'aimerais pouvoir vous aider davantage, Edward, déclara-t-il d'un ton désolé. Mais la coopération d'Elswick, quoique improbable, est le mieux que je puisse suggérer.

- Quel malheur ! se lamenta le comte. Lavina est ce que j'ai de plus cher depuis que ma femme est morte...

À cet instant, Lavina fit son apparition. C'était une très jolie jeune femme, mais sa parfaite beauté n'était pas son seul atout. Son

regard plein de vivacité dénotait une force de caractère peu commune. Ses grands yeux bleus s'enflammaient d'enthousiasme ou de colère. Et sa bouche si harmonieusement dessinée ne manquait jamais d'arguments dans une discussion. Tant de présence chez une aussi jeune personne ne manquait pas d'étonner tous ceux qui la rencontraient. Le duc la trouva encore plus jolie que lors de leur dernière rencontre. Un rayon de soleil jouait sur ses cheveux blonds et les parsemait d'éclats d'or.

- Que se passe-t-il, papa ? demanda-t-elle au comte après l'avoir embrassé. Pourquoi cette précipitation pour partir à la campagne ? Nous avons un dîner prévu avec les O'Donnells ce soir.

- Oui, bien sûr, mais le duc nous a apporté de mauvaises nouvelles.

Lavina se tourna vers ce dernier et l'interrogea du regard.

- Je suis venu prévenir votre père que vous êtes en très grand danger.

- Moi, en danger ? s'exclama-t-elle. Comment cela ?

- La reine cherche une fiancée de sang royal pour un prince des Balkans et elle souhaite que ce soit vous.

Lavina éclata de rire.

- C'est une farce. Je ne suis pas de sang royal.

- L'arrière-grand-mère de Sa Majesté était parente de votre famille.

- Tout le monde est au courant, et personne n'a pris ce ragot au sérieux jusqu'à présent, argua Lavina.

- Parce que Sa Majesté n'avait pas besoin de vos services, répondit sombrement le duc.

- Et qui souhaite-t-elle que j'épouse ?

- Le prince Stanislaus de Kadrantz, un homme brutal, porté sur l'alcool et dénué de principes. De plus, il ne se lave pas.

Lavina frémit.

- Je ne pourrais jamais épouser un homme qui ne se lave pas.

- Évidemment, acquiesça le duc. Nous devons donc imaginer un plan pour vous sauver, et le mieux serait que vous donniez votre parole à quelqu'un d'autre. Même la reine sera forcée de respecter votre engagement, si votre fiancé a suffisamment de poids, et de force de caractère. Lavina fronça les sourcils.

- Mon fiancé ? Quel fiancé ?

- Le marquis d'Elswick. Votre seul espoir est qu'il accepte de prétendre être votre fiancé, jusqu'à ce que la reine revienne sur sa décision.

- Le marquis d'Elswick ! répéta Lavina, abasourdie. Certainement pas. N'importe qui sauf lui.

- Je sais qu'il a la réputation d'être un homme très

désagréable...

- Et elle est méritée, l'interrompit Lavina.

- Tu l'as rencontré, ma chérie ? lui demanda son père, surpris.

Tu ne me l'as jamais dit.

- Ce n'était pas exactement une rencontre, papa. C'était il y a trois ans, lors de mon séjour chez les Bracewell. Il y est passé un soir.

- Incroyable ! s'exclama le duc. Lui qui ne sort jamais en société.

- J'ai entendu dire que lord Bracewell lui doit de l'argent, dit pensivement le comte.

- Ah, ceci expliquerait cela ! remarqua le duc. Donc, ma chère Lavina, les manières d'Elswick vous ont paru froides et déplaisantes.

- Je ne crois pas être la seule à avoir eu cette impression.

- Pourtant cela ne doit pas vous empêcher d'accepter son aide, nota le duc.

- Pourquoi voudrait-il m'aider ? Il paraît qu'il déteste les femmes. Je ne vois pas pour quelle raison il accepterait de m'épouser.

- Il n'est pas question qu'il vous épouse, mais qu'il fasse seulement semblant de s'y engager. Par la suite, quand tout danger sera écarté, vous le remercirez pour sa gentillesse, et vous romprez votre engagement par consentement mutuel.

Lavina porta les mains à ses joues.

- Oh papa, vous devez me sauver ! Je ne veux pas vous quitter. Est-ce que ce plan peut marcher ?

- Il le faut, dit sombrement le comte. C'est pourquoi nous devons partir le plus rapidement possible, avant que l'émissaire de la reine n'arrive.

- Oh oui, partons tout de suite ! dit Lavina en se tournant vers le duc pour le serrer dans ses bras. Merci pour tout, Bertram.

- Nous vous serons à jamais redevables, assura le comte en venant serrer la main de son ami. Si Sa Majesté vous demande où je suis...

- Grands dieux, je ne dirai rien ! Ma vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue si elle soupçonnait que je sais quelque chose.

Il leur adressa un clin d'oeil.

- Je vous tiendrai informés de ce que je verrai au palais.

- Je ne vous remercierai jamais assez, répéta le comte.

- Moi aussi, dit Lavina en l'embrassant sur la joue.

Le duc lui sourit.

- Votre père a été très bon envers moi par le passé, et j'ai toujours souhaité votre bonheur. Ce que je fais là est tout naturel.

- Vous êtes merveilleux, souffla Lavina en l'embrassant de nouveau.

Puis elle gagna le hall, enfila le manteau que lui présenta le

majordome, et se hâta vers la voiture. Son père la rejoignit aussitôt.

Une fois dans la voiture, le comte enlaça tendrement sa fille, se promettant de la protéger, coûte que coûte.

Durant le long trajet de Londres jusqu'au manoir Ringwood dans l'Oxfordshire, Lavina eut tout le loisir de réfléchir. Ce qu'elle avait dit à son père de sa rencontre avec lord Elswick était vrai, mais elle n'avait pas tout dit.

Elle avait dix-sept ans à l'époque et s'apprêtait à faire ses débuts dans le monde. Comme elle n'avait plus de mère, lady Bracewell avait accepté de l'initier, et la jeune fille avait résidé quelque temps chez les Bracewell pour apprendre à tenir son rôle de débutante avant son premier bal.

Les Bracewell avaient organisé plusieurs soirées dansantes en guise de "répétition". Ils avaient de nombreux enfants, dont les jeunes amis, toujours invités, rendaient ces fêtes très gaies.

Un soir, alors qu'ils étaient en train de danser, le majordome avait fait entrer lord Elswick. Lavina avait été frappée par la beauté de ses traits et la profonde mélancolie de son regard. Sa stature, ses cheveux de jais et la perfection de son visage lui donnaient l'allure d'un héros de roman.

Elle l'avait à peine aperçu car on l'avait conduit directement dans le bureau de leur hôte, mais ces quelques instants avaient suffi pour la marquer à tout jamais.

Quelques minutes plus tard, la musique s'était arrêtée pour permettre aux danseurs de faire une pause et boire un verre de citronnade. Lavina avait retrouvé Helen Bracewell, sa meilleure amie.

- Qu'est-ce qu'il est beau ! avait soupiré Helen.

- Je trouve qu'il ressemble à Childe Harold, avait soufflé

Lavina.

Helen et elle avaient souvent rêvé ensemble du héros tourmenté de lord Byron. Dans leur poème préféré, Childe Harold parcourait des contrées lointaines pour fuir l'ennui et la mélancolie. Hanté par la tragédie de sa vie, il trouvait refuge dans la beauté du monde.

Le petit frère de Helen jugeait leur adoration pour Harold totalement ridicule. Comment pouvait-on aimer un héros qui ne savait pas faire autre chose que s'apitoyer sur son sort ? Mais les deux jeunes filles défendaient Harold bec et ongles. Surtout Lavina.

Harold peuplait ses nuits et nourrissait son imagination. Elle était persuadée de ne jamais rencontrer un homme à sa hauteur.

Et puis, ce soir-là, la porte s'était ouverte et "Harold" était apparu, pâle, le regard sombre et intense, dominant l'assistance de son

allure altière.

Elle avait cru discerner de l'émotion contenue dans la brève révérence qu'il avait adressée à lady Bracewell, et une secrète souffrance dans l'indifférence avec laquelle il avait regardé les danseurs. Avec la ferveur de ses dix-sept ans, elle avait pensé que ces plaisirs-là n'étaient pas pour lui, qu'ils ne suffiraient pas à apaiser la secrète blessure qui ravageait sa vie.

Alors, quand Helen avait murmuré qu'il avait été abandonné par sa promise le jour même de leur mariage, le portrait du parfait héros romantique s'était complété.

À la fin de la danse suivante, Lavina avait essayé de ne pas quitter des yeux la porte du bureau de lord Bracewell. Elle savait ce qu'il se passerait lorsque "Harold" en sortirait. Lady Bracewell l'inviterait à se joindre au bal. Il le ferait, à contrecœur. Puis il l'apercevrait et se figerait, envahi par l'étrange sentiment d'avoir toujours connu ce visage. Ils se regarderaient, sachant tous les deux que le sort était jeté.

Il oublierait la femme cruelle qui l'avait abandonné et ne penserait plus qu'à Lavina. Transportée par cette idée, Lavina avait laissé la musique guider ses pas. Elle était soudain seule au monde, entièrement livrée au fantasme de son futur bonheur. Les autres danseurs s'étaient arrêtés pour la regarder; son partenaire s'était écarté. Loin de tout, elle avait évolué gracieusement, virevoltant, légère et heureuse.

Quand la musique s'était tue, Lavina avait fait une profonde révérence pour remercier l'assistance qui avait applaudi chaleureusement. Lorsqu'elle avait levé la tête, son regard avait croisé celui du marquis d'Elswick.

Il l'avait dévisagée, mais son expression était indéchiffrable. Avec la confiance de ses dix-sept ans, elle avait considéré qu'il était manifestement médusé par sa beauté et son charme.

Lady Bracewell lui avait parlé, souriante, lui indiquant l'assemblée de jeunes gens. Lavina s'était approchée un peu pour qu'il la voie mieux. C'est alors qu'il avait haussé les épaules, s'était détourné, et avait prononcé ces mots terribles : "Ma chère Jemina, veuillez me pardonner, mais j'ai mieux à faire que jouer avec des enfants."

Aujourd'hui, du haut de ses vingt ans, Lavina comprenait qu'il ne s'agissait pas d'une insulte, mais d'un simple constat. Elle n'était effectivement à l'époque qu'une enfant qui n'avait même pas encore fait ses débuts dans le monde.

Mais, sur le moment, l'affront avait été très rude. Elle se vit brusquement, le souffle court, les cheveux en bataille, les joues rouges. Elle venait de se conduire comme un garçon manqué et en avait tout

l'air.

Un vrai désastre !

Pire, elle entendit des rires étouffés derrière elle.

Elle comptait déjà bon nombre d'ennemies, des filles de son âge qui se prétendaient ses amies mais enviaient sa beauté et étaient secrètement ravies de sa déconvenue. Désormais, elles avaient une excellente raison de se moquer d'elle.

Cette nuit-là, Lavina avait pleuré toutes les larmes de son corps et s'était juré de ne jamais pardonner à lord Elswick. Jamais.

2.

La famille du comte vivait dans l'Oxfordshire depuis cinq siècles.

En 1390, le roi Richard II avait concédé des terres et de l'argent au baron Ringwood. Ce dernier avait construit une splendide maison de campagne que chaque génération avait ensuite améliorée.

Durant la guerre civile, les Ringwood avaient ardemment pris le parti des Royalistes, ce qui leur valut leur titre de noblesse sous Charles II. La résidence Ringwood était maintenant une imposante demeure entourée d'un immense parc où l'on croisait de magnifiques paons.

Lavina adorait cet endroit où elle était née. Le parc et le lac où elle avait appris à nager lui avaient toujours paru magiques.

La seule idée de devoir quitter sa maison ainsi que le pays qu'elle aimait la remplissait d'effroi. Comment son père pourrait-il persuader le marquis d'Elswick de les aider ? Cet homme détestait les femmes. Tout le monde le savait.

Cette haine farouche de la gent féminine lui venait d'un premier amour malheureux. À dix-huit ans, il s'était follement épris d'une jolie fille dont le père avait acheté une maison sur son domaine. Persuadé qu'elle l'aimait autant qu'il l'aimait, il était décidé à l'épouser malgré les obstacles sociaux, y compris l'opposition de son père.

Il n'avait pas d'argent et, s'il épousait cette jeune fille, sa famille lui couperait les vivres. Résolument, il avait fixé la date du mariage, certain que son père céderait. Il se trompait.

Cela n'avait pas d'importance, avait-il expliqué à sa fiancée. Ils s'aimaient, c'était tout ce qui comptait.

Mais elle voulait être riche. Le jour de leur mariage, elle s'était enfuie avec un autre homme, abandonnant son fiancé devant l'autel.

Il n'avait jamais surmonté cette épreuve.

Dans le comté, sa réputation était faite. Il détestait les femmes et ne leur faisait aucunement confiance. Il ne recevait pratiquement que des hommes dans le château dont il avait hérité à la mort de son père. Il voyageait souvent à l'étranger, où il ne semblait pas plus entretenir de relations féminines.

C'était cependant un bienfaiteur qui participait activement au développement du comté et aidait ceux qui avaient des difficultés ou étaient trop pauvres pour s'en sortir seuls. Il était un membre très apprécié de plusieurs clubs de Londres. C'est d'ailleurs dans l'un d'eux qu'il avait fait la connaissance de lord Ringwood.

Il avait trente-trois ans, mais les légendes qui l'entouraient depuis plus d'une décennie donnaient l'impression qu'il était plus âgé.

- Je ne crois vraiment pas qu'il nous aidera, soupira Lavina alors qu'elle et son père discutaient du problème durant leur voyage.
- Je sais qu'il désapprouve les mariages forcés.
- Mais il déteste tellement les femmes... Peut-être prendra-t-il plaisir à refuser, justement parce que je suis une femme et qu'il se réjouira de mon malheur.

Plus elle réfléchissait, plus son raisonnement lui semblait terriblement évident et logique.

Ils parvinrent enfin chez eux. Passé le portail, Lavina retrouva les arbres qu'elle aimait tant, l'étang où pataugeaient paisiblement les canards, et la seule vue de ce spectacle familial suffit à la calmer.

Dès qu'ils atteignirent la maison, Lavina fit appeler la gouvernante et demanda qu'un dîner léger soit rapidement servi. Plus vite ils se mettraient en route pour le château d'Elswick, mieux cela vaudrait.

Puis elle monta dans sa chambre où ses malles l'attendaient déjà. Jill, sa femme de chambre, et Mme Banty, son habilleuse, s'affairaient à déballer ses affaires.

Mme Banty était une femme d'âge mûr, à l'impérieuse autorité, et qui se faisait une fierté de trouver la tenue et les accessoires qui convenaient, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

- Je vais au château d'Elswick, et je veux être absolument sublime, lui annonça Lavina.

- La tenue rose, décréta Mme Banty sans hésitation en désignant une malle qui, pour un oeil non avisé, ressemblait en tout point aux autres. Elle est là.

Peu après, elle en sortit un ensemble en soie rose bordé de quatre volants surmontés de ruban de velours pourpre. Avec l'assurance d'un expert, Mme Banty choisit ensuite les parfaits accessoires, une ombrelle dans le même ton de rose, et une coiffe blanche bordée de ruban pourpre et ornée de petits boutons de roses.

Le tout fut complété par une élégante paire de bottines noires.

Dès qu'elle eut terminé son déjeuner, Lavina alla s'habiller avec l'aide de sa femme de chambre. Lorsqu'elle fut prête, elle se regarda pensivement dans le miroir. Que faisait-elle donc ? Quelle folie la poussait à se jeter entre les mains d'un homme qui haïssait les femmes ?

Mais en accordant un deuxième regard à son reflet, elle dut admettre qu'elle était fière de son apparence. Elle n'était plus une enfant chahuteuse, mais une superbe jeune femme de la haute société. Quel homme résisterait à autant de charme ? Le coeur de lord Elswick était-il aussi glacé qu'on le prétendait ? Réussirait-elle à l'émouvoir ?

On frappa à la porte. C'était son père.

- Es-tu prête, ma chérie ?

- Tout à fait, papa, répondit-elle d'une voix assurée.

Dehors, une voiture décapotée à laquelle étaient attelés deux chevaux blancs les attendait. Ils prirent bientôt la route, Lavina se protégeant du soleil à l'aide de son ombrelle.

Quelques kilomètres à travers champs les séparaient du château d'Elswick. L'été, la campagne anglaise était à l'apogée de sa beauté, et Lavina fit une fois de plus le vœu de ne jamais se laisser exiler de son cher pays.

Même si cela signifiait supporter lord Elswick.

Soudain, quelque chose attira son regard.

- Qu'y a-t-il, ma chérie ?

- Là-bas. Ce cheval est magnifique.

Lavina adorait les chevaux. Elle n'en avait jamais vu d'aussi beau. Sa robe noire et luisante ressemblait à du satin, et malgré son évidente puissance il se déplaçait avec la grâce et la souplesse d'un danseur.

Elle ne porta attention qu'après coup à son cavalier qui chevauchait à cru et sans rênes, se tenant simplement à la crinière de sa monture. Il portait juste une culotte d'équitation et une chemise déboutonnée qui dévoilait un torse superbement musclé.

Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un garçon d'écurie, puis quelque chose de familier dans son port de tête fit battre son cœur plus vite.

C'était Elswick.

Le marquis s'éloignait maintenant en direction du château qui venait d'apparaître à l'horizon.

Alors qu'ils s'en approchaient, Lavina admira la perfection de ce bâtiment restauré avec art. Sa splendeur dépassait de beaucoup celle de la maison Ringwood.

Au sommet de l'immense donjon cerné de remparts se trouvait le mâât à drapeau grâce auquel on pouvait savoir si le marquis se trouvait chez lui.

Il était pour l'instant vide, mais le drapeau fut hissé dans les minutes qui suivirent. Lord Elswick était rentré.

Quand ils passèrent le pont enjambant la rivière qui longeait le château, la jeune fille admira les parterres de fleurs aux couleurs vives et l'immense portique sculpté de l'entrée.

Les chevaux s'immobilisèrent devant la porte. Le valet assis à côté du cocher descendit et actionna la cloche.

- Tu m'attendras ici, ma chérie, dit le comte à sa fille. Je vais d'abord parler au marquis, puis je t'enverrai chercher.

- Non, papa, je veux venir avec vous. Après tout, cela me concerne au premier chef.

- Bien sûr, mais la requête que nous avons à faire est difficile.

Il me semble que la décence impose que tu ne sois pas là.

Pour une fois, son père se montrait intransigeant, et elle n'eut d'autre choix que se plier à sa décision.

Le majordome de lord Elswick parut surpris de voir le comte, mais il l'informa qu'il allait prévenir le marquis. Il s'éloigna lentement dans le large couloir et disparut. Quelques instants plus tard, il revint, pria le comte de le suivre et le devança dans une interminable série de corridors avant d'ouvrir une porte et d'annoncer d'une voix forte :

- Le comte de Ringwood, Monsieur.

Le marquis posa le journal qu'il était en train de lire et se leva pour accueillir le comte.

- Quelle bonne surprise ! Je croyais que vous étiez à Londres.

- J'y étais, en effet, mais je suis venu vous demander votre aide car je me trouve dans une situation extrêmement difficile.

Le marquis portait toujours sa tenue décontractée d'équitation. Il avait fait l'effort d'enfiler une veste avant de recevoir son visiteur, mais elle était vieille et avait tout l'air d'un vêtement d'écurie. Ce qui était le cas.

Au premier regard, on pouvait prendre le marquis pour un palefrenier, mais la confusion ne durait pas. Tout dans ses manières et son maintien disait la noblesse de ses origines.

- Je suis, évidemment, à votre service, répondit-il poliment à son visiteur. Voulez-vous boire quelque chose ? Je suppose que vous avez déjeuné.

- Oui, à mon arrivée. Jamais je n'ai fait aussi vite le trajet depuis Londres.

Le marquis haussa les sourcils.

- Juste Ciel, que vous arrive-t-il donc ? J'espère qu'il n'y a pas eu d'accident chez vous.

- Non, c'est tout autre chose qui m'amène à implorer votre aide, dit-il d'une voix sombre.

- Permettez-moi de vous offrir un verre, proposa le marquis. Je suis sûr que le problème n'est pas aussi grave que vous semblez le croire.

- Il est plus que grave, assura le comte. Si vous ne pouvez rien pour nous, nous devons quitter très rapidement le pays.

- Nous ?

- Ma fille et moi. Quand je pense au destin qui l'attend... Je suis désespéré. Je ferais n'importe quoi pourvu que vous acceptiez de m'aider.

- Asseyez-vous, et racontez-moi tout.

Lavina se promena un moment dans le jardin, puis elle alla s'accouder au pont et contempla la rivière qui scintillait sous le soleil.

Pourquoi son père mettait-il tant de temps ? Peut-être aurait-

elle dû l'accompagner. Comment le marquis pouvait-il prendre une telle décision sans même la voir ? Et elle, que faisait-elle là, à attendre passivement, pendant qu'on décidait de son sort ?

Elle trouvait également exaspérant d'avoir mis tant de soin à se préparer pour ne pas être vue. Comment lord Elswick saurait-il qu'elle n'était plus l'enfant qu'il avait traitée avec mépris si elle se laissait écarter comme... comme une enfant, précisément ?

Lavina n'était pas vaniteuse, mais elle connaissait le pouvoir de sa beauté sur les hommes. Elle savait quel charme dégageaient sa chevelure d'or et son regard d'un bleu unique. Elle l'avait vérifié trop de fois pour en douter.

Elle ne voulait pas épouser un prince des Balkans, pourtant elle se savait digne du rang de princesse, et le marquis en la voyant ne pourrait qu'en convenir. Il réviserait peut-être même son opinion sur les femmes, songea-t-elle avec un sourire malicieux.

Non pas que cet homme l'intéressât. Elle ne nourrissait plus depuis longtemps ses rêves de ce héros ténébreux et romantique. Mais il ne lui déplairait pas de le faire changer d'attitude, a fortiori si cela le poussait à l'aider.

Elle se dirigea d'un pas décidé vers l'entrée du château.

- Vous avez reçu mon père il y a quelques minutes, dit-elle dès que le majordome lui ouvrit. Où est-il, s'il vous plaît ?

- Dans la bibliothèque, mademoiselle... euh...

- Lady Lavina Ringwood.

- Personne ne doit les déranger, Mademoiselle.

- Cela ne s'applique pas à moi, répondit-elle fermement en entrant. Où est la bibliothèque ?

- Mademoiselle...

- Conduisez-moi, je vous prie.

Le majordome s'inclina devant tant de détermination et la précéda dans un labyrinthe de couloirs.

Une fois devant la porte de la bibliothèque, Lavina n'attendit pas d'être annoncée pour entrer. Son père se tourna avec surprise, et le marquis se leva.

La bibliothèque était une pièce immense. Lavina se dirigea vers le marquis.

C'était bien le cavalier qu'elle avait vu chevaucher avec tant de maîtrise. Elle remarqua ses vêtements, plus dignes d'un garçon d'écurie que d'un aristocrate, sa veste élimée, sa chemise à moitié ouverte. Mais cela ne changeait rien. Cet homme était la noblesse incarnée. Il ne concédait rien aux conventions, à la mode, ni même aux manières, tout simplement parce qu'il n'en avait pas besoin.

Il ne lui tendit pas la main. Il la regardait, avec une certaine surprise, visiblement peu ravi de la voir. En fait, elle sentit que seule

la politesse l'empêchait d'ordonner qu'on la reconduise.

Elle s'arrêta devant lui, attendant l'instant où il la reconnaîtrait.

Mais son expression ne révéla rien, sauf de l'agacement.

- Je suis lady Lavina Ringwood. Excusez mon intrusion, mais il m'a semblé juste que vous soyez mis au courant de tous les faits avant de prendre une décision.

- Et quels faits nouveaux m'apportez-vous ? demanda-t-il d'un ton hautain.

- Moi-même, monsieur. C'est moi que l'on vous demande de sauver, et qui préférerais mourir plutôt qu'épouser cet inconnu.

Le marquis continua de la regarder sans rien dire. Elle soutint son regard un moment, puis reprit :

- Je n'exagère pas. Plutôt mourir qu'épouser un homme que je n'ai jamais vu, et qui a la réputation de ne jamais se laver.

- Il y a pire au monde qu'un homme qui ne se lave pas, remarqua-t-il, un brin sarcastique.

- Pas quand on doit l'épouser, persista-t-elle. Et puis je n'ai aucune envie de quitter mon pays pour aller vivre dans un endroit que je ne connais même pas, avec un homme qui me considère seulement comme une arme contre les Russes.

Elle réprima à grand-peine un sanglot. Les deux hommes ne réagirent pas. Ils avaient l'air encore surpris de son apparition et de ses propos.

- Je suis consciente que nous vous demandons beaucoup, poursuivit-elle. Mais je ne vois pas d'autre moyen d'échapper à l'ordre de la reine.

Le marquis la considéra attentivement.

- Êtes-vous sûre d'avoir bien pesé le pour et le contre ?

- Je me demande comment j'aurais pu le faire. Je ne connais pas cet homme.

- Vous n'ignorez pas qu'il est prince, qu'il gouverne un État. Les royaumes des Balkans sont très puissants, et en tant que princesse vous aurez tous les bijoux qu'une femme peut désirer et une armée de domestiques qui vous appelleront Votre Altesse.

Lavina n'en croyait pas ses oreilles.

- Le luxe ne vous attire-t-il pas ?

- Pas le moins du monde, répondit-elle, furieuse.

- Alors vous êtes différente de la plupart des femmes, qui se pâment à la vue du moindre bijou, déclara-t-il d'un ton méprisant.

- Je me moque des bijoux. Je me marierai par amour, et je ne me laisserai pas acheter par un inconnu, quelle que soit sa fortune.

- Beaux principes ! railla-t-il. Mais combien de temps tiendront-ils ? Attendez qu'il vous couvre de présents plus somptueux les uns

que les autres, tiare de diamant, collier de diamant, bracelets, bagues, robes...

Il s'interrompit brusquement. Une étrange colère avait fait vibrer sa voix, comme s'il était sous l'emprise d'une violente émotion. Se rendant compte que ses hôtes le regardaient avec stupeur, il se détourna et s'appuya sur son bureau.

Au bout d'un moment, il leur fit face. Il avait retrouvé son calme, mais son visage était extrêmement pâle.

- Pardonnez-moi, dit-il d'une voix tendue. Parfois je ne suis plus tout à fait moi-même. Ce n'est pas un bon jour pour me demander une faveur...

- C'est le seul jour dont je dispose, rétorqua Lavina avec toute la force de son désarroi. Aidez-moi et je vous jure que je ne vous importunerai d'aucune façon. Je n'exigerai rien de vous, sauf prétendre que nous sommes fiancés jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Ensuite nous pourrions nous séparer, et je disparaîtrai de votre vie.

Comme il ne répondait pas, elle répéta :

- Je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré de disparaître de votre vie et de ne plus rien exiger de vous dès que la situation le permettra.

Il la regardait maintenant, un sourire froid aux lèvres.

- Êtes-vous consciente de ce que vous suggérez ? Nous nous fiançons, nous vivons ainsi un moment et ensuite ?

- Eh bien, nous annonçons notre rupture. Les fiançailles rompues sont chose courante et...

Il la fixait d'un regard plein d'amertume. Elle mesura alors toute l'ampleur de son erreur. Cet homme avait été trahi par une femme le jour même de leur mariage. Il était le dernier à pouvoir l'aider.

- Lady Lavina, dit-il finalement d'un ton las, comme si le simple fait de parler exigeait de lui un effort considérable, je suis désolé de ce qui vous arrive, mais je ne vois pas ce que j'y peux. Ce que vous proposez est impossible. Personne ne nous croirait. Chacun sait que je suis un solitaire. Où nous serions-nous rencontrés ?

- Vous sortez rarement, il est vrai, mais cela vous arrive. Lord et lady Bracewell, par exemple, sont de vos amis, il me semble.

Maintenant il allait lui demander comment elle le savait et elle lui rappellerait qu'ils s'étaient rencontrés chez eux il y a trois ans. Et il la reconnaîtrait.

Mais il haussa seulement les épaules.

- Je ne les ai pas vus depuis un moment. Nous aurions eu du mal à nous rencontrer chez eux.

- Pas récemment, mais...

- Quand ? Il y a plusieurs années ? Comment aurions-nous renoué ? À moins que nous nous soyons languis pendant des années ?

Son ton chargé d'ennui agaçait prodigieusement Lavina. Elle luttait pour garder son calme, mais c'était de plus en plus difficile.

- Il se trouve que nous nous sommes rencontrés chez les Bracewell.

Il haussa les sourcils, sceptique.

- Permettez-moi d'en douter.

Seule sa position de lady empêcha Lavina de le gifler.

- Ne prenez surtout pas la peine d'essayer de vous souvenir de moi, lord Elswick, ironisa-t-elle. Je vous assure que votre souvenir ne m'a pas pourchassée, et je ne me suis certainement pas languie de vous.

- Vous m'en voyez soulagé, mademoiselle. Nous n'avons donc plus rien à nous dire.

Il lui tourna le dos et traversa la pièce pour se poster devant une fenêtre donnant sur le jardin. C'était fini.

3.

Lavina avait elle-même gâché son unique chance. Mais comment aurait-elle pu se contenir face à un homme aussi insupportable ?

Elle alla s'asseoir à côté de son père sur le sofa. Il l'enlaça tendrement.

- Tu as été très courageuse, ma chérie, murmura-t-il.

- Je ne veux pas épouser le prince, papa. Mais il est inutile d'espérer que cet homme nous aide. Mieux vaut partir et essayer de trouver une autre solution.

Ils se levèrent, et le comte prit dignement la parole.

- Je m'excuse de vous avoir dérangé, monsieur, mais je ne vous importunerai pas plus longtemps. Je résoudrai le problème autrement. Je ne sais pas comment, mais je ne permettrai pas que ma fille parte pour Kadratz et épouse ce monstre.

Le marquis se retourna vivement.

- Qu'avez-vous dit ?

- Que je ne permettrai pas...

- Vous avez mentionné Kadratz.

- Oui. C'est le prince Stanislaus de Kadratz que ma fille a ordre d'épouser, et je n'ai entendu que des horreurs sur lui.

Le marquis hocha la tête.

- Elles sont fondées.

- Alors vous comprenez ma détermination à protéger ma fille ?

- Tout à fait, admit le marquis.

Il s'avança vers eux.

- Vous me plongez dans un terrible dilemme. Je n'aime pas mentir.

- Nous l'avions compris, rétorqua froidement Lavina. Et nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

- Asseyez-vous, jeune fille, dit-il d'un ton sans réplique. Permettez-moi de m'exprimer. Je n'aime pas mentir, mais j'aime encore moins l'idée qu'on traite une jeune femme comme une marchandise à vendre.

Il marqua un temps de pause avant de reprendre :

- J'accepte de prétendre être votre fiancé si c'est le seul moyen de vous aider.

- Mais... vous venez juste de refuser, balbutia Lavina, doutant de ce qu'elle venait d'entendre.

- Est-il interdit de changer d'avis ? Je suis prêt à accéder à votre demande.

L'instant de stupeur passé, le comte remercia chaleureusement

le marquis. Lavina avait les larmes aux yeux.

- Merci, murmura-t-elle. J'ai eu tellement peur, vous êtes la bonté même. Oh, merci du fond du coeur !

- Je ne veux pas de remerciements, dit le marquis brusquement. Et je ne suis pas la bonté même. Je ne fais jamais rien pour rien. Vous ne tarderez pas à le comprendre. Et, je vous en prie, épargnez-moi les larmes. Je ne supporte pas les pleurs et les jérémiades des femmes.

- Ce ne sont pas des jérémiades, se rebiffa Lavina. J'essayais de vous exprimer ma gratitude...

- Eh bien, c'est fait ! dit-il avec impatience. Gardez vos émotions pour les occasions où je ne serai pas présent.

Lavina lui jeta un regard furieux mais, étant donné son indifférence, elle ravala sa rage et la rumina en silence.

- Lord Ringwood, vous pouvez informer Sa Majesté que votre fille m'est promise, reprit le marquis. Je vous laisse le soin de contacter qui il faut.

- Bien sûr. Je me charge de tout.

- Je suppose qu'il va y avoir du remue-ménage, dit le marquis d'un air las. C'est inévitable. Vous feriez mieux de vous installer ici un moment.

Il avait dit cela d'un air résigné qui poussa le comte à refuser.

- C'est très aimable à vous, mais nous ne voulons pas vous importuner.

- M'importuner ? répéta le marquis, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Bien sûr que cela m'importune ! Mais, quand je m'engage, je tiens mes promesses coûte que coûte. Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare des chambres, et je vous attendrai dès ce soir.

Il tourna un regard dur vers Lavina.

- Vous n'épouserez pas le prince Stanislaus, parce que je ferai tout ce qui sera nécessaire pour contrecarrer ses desseins. Vous avez ma parole.

- Je... merci, murmura-t-elle.

Son regard avait quelque chose d'effrayant.

- Vous comprenez ? insista-t-il. Je ferai tout ce qui sera nécessaire. Tout.

Pendant un moment Lavina fut trop interloquée pour parler. L'attitude de lord Elswick était si étrange. On aurait dit qu'il regardait à travers elle quelque chose d'inaccessible, quelque chose qu'il voulait à tout prix et qui n'avait aucun rapport avec elle.

À son grand soulagement, quand il reprit la parole, ce fut d'un ton plus normal.

- Nous devons nous préparer à toute éventualité. La reine va être contrariée, et probablement soupçonneuse.

- J'en ai peur, soupira le comte.

- Elle enverra des gens nous espionner. Si vous habitez ici, ce sera plus convaincant. Avez-vous déjà reçu son ordre ? demanda-t-il au comte.

- Elle n'a eu aucune chance de me rejoindre, répliqua ce dernier. J'ai quitté Londres trop rapidement.

- Son messenger ira à Ringwood. Il vaut mieux qu'il ne vous y trouve pas non plus. L'idéal est qu'un faire-part apparaisse le plus tôt possible dans le Times. Nous pouvons l'envoyer par télégramme.

- Je n'ai jamais envoyé de télégramme, avoua le comte.

- J'en ai l'habitude, ou plutôt mon secrétaire le fait pour moi, lui assura lord Elswick. Je m'en charge.

Il s'assit à son bureau et commença à rédiger le faire-part. Pendant ce temps, le comte entreprit d'examiner les livres sur les étagères. C'était un homme très peu imaginaire, et les courants d'émotion et de tension qui étaient passés entre Lavina et le marquis lui avaient totalement échappé.

Lord Elswick profita de la distraction du comte pour indiquer à Lavina de venir s'asseoir près de lui.

- Il vaut mieux que tout soit bien clair, déclara-t-il à voix basse. Dans un instant, mon secrétaire viendra chercher le texte du faire-part. Une fois qu'il sera envoyé, les dés seront jetés. Comprenez-vous bien ce que cela signifie ?

- Absolument.

- Je n'en suis pas certain. Cela signifie que je mène le jeu. Nos fiançailles dureront le temps que je déciderai. Moi et moi seul dirai quand elles prendront fin. Est-ce bien clair ?

Lavina ne répondit pas. Elle était outrée par les manières de cet homme arrogant et brûlait de le remettre à sa place. Mais elle n'osa pas. Elle avait bien trop besoin de son aide.

Au bout d'un moment de silence, il leva les yeux vers elle et vit son expression de fureur.

- Soyez en colère contre moi autant que vous voudrez, dit-il froidement, cela m'est égal, mademoiselle, tant que vous vous pliez à ma volonté. Si vous souhaitez que je vous aide, vous devrez m'obéir.

- Je n'ai pas le choix, souffla-t-elle d'un ton mortifié.

- Au contraire, vous l'avez. Vous pouvez m'envoyer au diable.

- Et épouser le prince Stanislaus ? Plutôt mourir. Le marquis haussa les épaules.

- Oh, je ne crois pas ! On pense préférer mourir, et puis on ne meurt pas. La vie continue, d'une façon ou d'une autre. Allez-vous me donner la promesse que j'attends ou est-ce que je déchire ce faire-part ?

- Je promets, abdiqua-t-elle.

- Bien. Vous trouverez en moi le plus attentionné et le plus dévoué des fiancés, et j'espère qu'il en sera de même pour vous. Ce sera nécessaire pour mener cette affaire à bien.

Sans attendre sa réponse, il agita une cloche et, quelques instants plus tard, un jeune homme à la mine austère entra dans la pièce.

- Hunsbury, je veux que vous envoyiez immédiatement un télégramme. "Les fiançailles entre lady Lavina, fille de lord Ringwood, et Ivan, marquis d'Elswick, sont annoncées. La fiancée et son père sont actuellement en visite chez lord Elswick dans l'Oxfordshire."

Hunsbury, en employé modèle, laissa à peine paraître l'ombre d'une hésitation. Il prit la feuille que le marquis lui tendait, parcourut rapidement le texte et s'éclipsa.

- Ce sera dans le Times demain, dit le marquis. La reine sera au courant à la première heure.

- Ce sera un grand soulagement, déclara le comte.

- Espérons seulement que la reine n'ait pas l'idée de vous contacter par télégramme.

- Elle déteste ce procédé, fit observer le comte.

- Parfait. Rentrez chez vous maintenant, et revenez aussi vite que possible avec ce dont vous avez besoin et autant de domestiques qu'il vous semblera nécessaire.

- Je viendrai donc avec ma femme de chambre et mon habilleuse, déclara Lavina sur un ton de défi.

Autant le prévenir, lui qui détestait tant côtoyer des femmes.

- Comme il vous plaira, répliqua-t-il avec indifférence.

- Je le précise parce que vous répugnez à vous entourer de femmes, même s'il s'agit de domestiques.

Il tourna brusquement la tête, posant sur elle un regard glacial.

- Vous vous méprenez, mademoiselle. Peu de femmes m'entourent parce que je suis un célibataire, tout simplement. Ma maison est tenue par un majordome et non par une gouvernante, mais j'ai plusieurs femmes de ménage à mon service.

- Pour les tâches les plus ingrates ?

Elle savait qu'il n'était pas sage de le provoquer, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Cet homme avait le don de la mettre hors d'elle.

- Les femmes de ménage ne font-elles pas la poussière et le nettoyage dans votre demeure ? demanda-t-il, perplexe.

- Eh bien, oui, mais...

- Alors je ne comprends pas vos propos.

- Ce n'est pas important, céda-t-elle.

- Je ne suis pas l'ogre que la légende dépeint, et vous êtes libre d'amener toutes les employées femmes que vous souhaitez. Dites-leur

seulement de rester hors de mon chemin. Dépêchez-vous de retourner chez vous maintenant. Et n'oubliez pas d'informer vos domestiques de nos fiançailles, c'est la meilleure manière de diffuser la nouvelle.

Il y avait une pointe d'amertume dans sa voix quand il ajouta :

- Les domestiques adorent diffuser les ragots sur leurs maîtres.

Lavina fit un pas vers lui, prête à baisser les armes. Après tout, cet homme allait l'arracher à un terrible destin.

- Merci, dit-elle avec sincérité. Vous me sauvez, et mon père et moi vous serons à jamais reconnaissants.

Le marquis ne sembla même pas l'entendre. Il sonna son majordome. Ce dernier apparut aussitôt, comme s'il s'était jusqu'ici tenu derrière la porte. À l'expression de son visage, il était clair qu'il avait déjà eu vent de la nouvelle.

- Mes invités s'en vont, annonça le marquis, apparemment indifférent à l'air effaré de son domestique. Conduisez-les à leur voiture.

- Très bien, Monsieur.

Lavina tendit la main au marquis, mais il croisa les siennes derrière son dos. Un peu surprise, elle laissa retomber sa main. Quelle étrange réaction... se dit-elle, songeuse. À croire qu'il avait eu peur de se brûler à son contact.

- Merci encore, répéta-t-elle.

Elle rejoignit son père, et ils quittèrent la pièce.

Une fois dans le couloir, Lavina se rendit compte que lord Elswick ne les avait pas suivis, comme la courtoisie l'exigeait, et comme un homme l'aurait normalement fait pour sa fiancée.

Était-ce cela sa conception d'un fiancé attentionné et dévoué ?

La nouvelle s'était manifestement répandue dans la maison comme une traînée de poudre. Partout sur leur passage, des yeux indiscrets les observaient. Les domestiques voulaient apercevoir à la dérobée la femme qui avait apparemment accompli l'impossible. Quand elle croisait leur regard, ils disparaissaient, pour réapparaître dès qu'elle était passée.

D'autres se trouvaient dans le hall, alignés sur le gigantesque escalier, l'observant ouvertement. Et, juste avant de monter en voiture, elle aperçut des visages curieux agglutinés aux fenêtres.

- Nous avons réussi, papa ! se réjouit-elle dès qu'ils furent partis.

- Je le crois, répondit le comte. Mais tu risques de trouver cet étrange jeune homme bien difficile à supporter.

- Cela n'a pas d'importance. Ce n'est que provisoire. Et puis, malgré son caractère, il ne lésine pas sur les moyens pour m'aider.

- Il est effectivement très consciencieux. L'idée du télégramme était excellente. Pourtant il venait de refuser à peine quelques instants

apparavant.

- Oui, ce brusque revirement était assez surprenant, dit pensivement Lavina. J'ai le sentiment qu'il a agi en fonction de ses propres intérêts, et pas du tout pour nous.

- J'ai moi aussi cette impression, mais ses motivations m'échappent...

Le comte parut réfléchir puis, en incorrigible romantique qu'il était, ajouta :

- Il a changé d'avis quand il s'est retourné. Je me demande s'il n'a pas soudain réalisé à quel point tu es belle, et s'il n'est pas tombé amoureux de toi.

- Papa !

- Tu as raison, ma chérie, je m'égare sans doute.

- Il est bien trop arrogant, pontifiant et misogyne pour se laisser attendrir par la beauté.

- Si c'est ainsi que tu parles de ton bienfaiteur, je me demande ce que tu dirais d'un ennemi, remarqua le comte avec douceur.

À sa façon, le marquis était son ennemi, se dit Lavina. Mais elle ne voulut pas troubler son père avec une telle idée. Il ne pourrait pas comprendre.

- Je suis simplement objective, déclara-t-elle. Il s'est tout de même montré assez détestable.

Son père lui tapota la main.

- Ne t'inquiète pas, ma chérie. Nos ennuis auront une fin.

Dès leur arrivée à Ringwood, ils sentirent que quelque chose s'était passé. Le majordome semblait très inquiet.

- Le messenger de Sa Majesté s'est présenté pendant votre absence, annonça-t-il du ton cérémonieux qu'on se devait d'employer en évoquant la reine.

- Ô mon Dieu ! s'exclama Lavina. Déjà. Je pensais que nous aurions un peu plus de temps.

- Ne crains rien, ma chérie, je serai très ferme, la rassura son père d'un ton plus assuré qu'il ne l'était en réalité.

- Mais comment pourrez-vous lui tenir tête ?

Le comte, qui se posait lui-même cette question, redressa les épaules.

- Je dirai ce qui doit être dit, affirma-t-il. Où est le messenger, Denton ?

- Il est reparti en laissant une lettre, Monsieur. La voici. Il a dit qu'il reviendrait dans une heure.

Le comte prit la lettre et s'apprêta à l'ouvrir, mais Lavina la lui arracha des mains.

- Quel dommage que nous l'ayons raté ! dit-elle. Denton, je vous prie, servez-nous du sherry dans la bibliothèque.

Prenant son père par le bras, elle l'entraîna dans le couloir en lui parlant à voix basse.

- Papa, nous devons partir immédiatement.

- Mais c'est impossible, ma chérie. Maintenant que cette lettre est arrivée, je dois obéir aux ordres.

- Vous ne l'avez pas reçue, papa.

- Bien sûr que oui ! Tu as bien vu...

- Nous n'avons rien vu parce que nous n'étions pas là. Nous étions au château d'Elswick, invités par le marquis. Nous ne sommes pas revenus ici.

- Mais nous sommes là, ma chérie.

- Non, papa, nous ne sommes pas là. Le comte était complètement dérouté.

- Il me semble pourtant...

- Eh bien, vous vous trompez ! assura-t-elle fermement. Nous sommes encore chez lord Elswick.

Face à la détermination de sa fille, le comte abdiqua, silencieux.

- Nous avons envoyé un valet annoncer que nous restions là-bas et demander qu'on nous fasse parvenir nos affaires, poursuivit Lavina.

- Mais Denton aurait envoyé la lettre en même temps.

- Dans la confusion, la lettre a été égarée. Vous n'avez eu vent de son existence que très tard dans la soirée. On ne peut pas vous accuser d'avoir ignoré un ordre qui ne vous est pas parvenu.

- Et si le messager vient au château ?

- Le marquis s'en occupera. Il est assez désagréable pour réussir ce genre de mission à la perfection. Mais il faut partir vite. Dépêchez-vous de donner vos instructions à votre valet, moi je vais parler à Mme Banty.

Elle le laissa finir son verre de sherry et se rendit à l'écurie pour ordonner qu'on prépare un attelage. Puis elle alla voir Benton.

- Vous êtes un vieil ami de la famille, Benton, lui dit-elle avec un sourire à faire fondre le plus endurci des hommes. Je veux que vous soyez le premier à savoir que je suis sur le point d'annoncer mes fiançailles avec le marquis d'Elswick.

Les yeux de Denton s'écrouillèrent de stupeur, mais il se ressaisit rapidement.

- Mes félicitations, mademoiselle.

- Merci, Denton. J'ai besoin de votre aide. Le marquis nous a invités, papa et moi, à résider chez lui quelque temps. Donc nous ne sommes pas revenus, et nous ne savons rien de la lettre.

- Mademoiselle ! Voulez-vous dire que j'aurais négligé de transmettre la lettre de la reine ?

- Je sais que vous ne feriez jamais cela, dit-elle d'une voix câline.

- Mon service a toujours été irréprochable, se renfroga-t-il, profondément offensé.

- Je suis consciente de vous demander un énorme sacrifice.

- La reine m'enverra-t-elle à la Tour de Londres pour avoir perdu sa lettre ?

- Je l'en empêcherai, promet Lavina.

- Eh bien, j'imagine que je l'aurai confiée à Bertold ! Sa distraction est notoire. Vous pouvez compter sur moi, mademoiselle.

- Merci, Denton. Quand le messenger reviendra, dites-lui qu'il peut nous trouver au château d'Elswick.

- Très bien, mademoiselle.

- Annoncez aussi mes fiançailles.

- Alors ce n'est pas un secret ?

- Oh, non ! Vous pouvez en informer tous les domestiques, ainsi que le messenger de la reine.

Elle le laissa et se hâta jusqu'à sa chambre. Heureusement, comme son père et elle venaient juste d'arriver de Londres, la plupart de leurs affaires se trouvaient encore dans les malles. Cela limiterait les préparatifs. Mme Banty reçut ses instructions avec un bref hochement de tête et lui assura que tout serait fait selon ses souhaits.

La voiture les attendait déjà. Lavina et le comte s'y engouffrèrent. Une minute plus tard, ils étaient partis.

Un peu inquiets, ils passèrent la première partie du voyage à guetter par la fenêtre, au cas où le messenger reviendrait plus tôt s'assurer que sa lettre avait été transmise. Mais ils ne virent personne, et finalement se détendirent.

- J'ai du mal à croire que nous allons sortir de ce mauvais pas, murmura le comte.

- Nous y arriverons si nous gardons la tête froide. Et si le marquis joue correctement son rôle.

- Que veux-tu dire par là, ma chérie ?

- Je pense à la façon dont il a refusé de me dire au revoir. Il a préféré croiser ses mains derrière son dos plutôt que me toucher. Pourtant il a promis de se conduire en fiancé dévoué...

- Vraiment ? Je ne me souviens pas d'avoir entendu cela.

- C'était pendant que vous regardiez les livres. Il a promis d'être un fiancé convaincant - ce dont je doute franchement. Il a aussi dit qu'il attendait la même chose de moi.

- Je suppose que c'est la voix de la raison. Tu seras forcée de supporter certaines attentions de sa part.

- Tant qu'il n'essaie pas de m'embrasser...

- Une telle idée ne lui a sûrement jamais traversé l'esprit.

- Je n'en doute pas ! Avez-vous vu son comportement quand nous sommes partis ? N'importe qui d'un peu sensé aurait compris qu'il se forçait.

Le comte soupira.

- Je dois admettre qu'il ne fait pas beaucoup d'efforts, ma chérie. Je crains le pire pour la suite.

Leur seconde arrivée au château de lord Elswick fut radicalement différente de la première. Le marquis vint à leur rencontre, s'empressant d'offrir sa main à Lavina pour l'aider à descendre de voiture. Il lui fit un baisemain, s'inclinant devant elle avec une déférence qu'elle fut presque tentée de trouver sincère. Tous les domestiques étaient là, formant une haie d'honneur pour leur future maîtresse.

- Je ne m'attendais pas à cela... souffla Lavina, impressionnée.

- Il convient que la future marquise d'Elswick soit accueillie comme il se doit par ceux qu'elle sera amenée à diriger, répondit le marquis d'un ton doux.

- Je... vous remercie.

Elle essaya de retirer sa main de la sienne, mais il la retint.

- Vous êtes supposée vous réjouir de mes attentions, lui rappela-t-il à voix basse.

Lavina lui adressa un sourire rayonnant.

- Quelle joie d'être de nouveau auprès de vous, monsieur ! Mon coeur exulte de bonheur...

- N'en faites pas trop, marmonna-t-il.

- Une femme peut-elle exagérer son plaisir à être en présence de son futur seigneur et maître ?

Pendant une seconde, son masque de pierre sembla sur le point de craquer. Lavina vit presque l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres, mais il se maîtrisa.

- Votre seigneur et maître, en effet, approuva-t-il. Je suis content que vous l'ayez compris. Maintenant, mon cher amour, laissez-moi vous présenter le personnel qui sera le vôtre.

Ils étaient au moins une centaine.

- Comme je vous l'ai dit, cette résidence est la demeure d'un célibataire, poursuivit-il. La plupart des gens que vous voyez là travaillent aux champs ou aux écuries. Naturellement, votre présence changera cet état de fait.

- Naturellement, murmura-t-elle, impressionnée malgré elle.

- Voici Perkins, notre maître d'hôtel Perkins s'inclina cérémonieusement devant elle.

Il y avait plusieurs sous-maîtres d'hôtel, d'innombrables valets, tous coiffés de perruques. Suivaient les sous-valets, puis le chef cuisinier, un Français prénommé Laurent, et deux aides-cuisiniers.

Venaient ensuite, comme le marquis l'avait précisé, plusieurs femmes de chambre, impeccables dans leur robe noire et leur tablier blanc, et quelques servantes de cuisine. Mais les femmes étaient

indubitablement minoritaires dans cette équipe.

- Et maintenant accordez-moi le plaisir de vous escorter dans votre nouvelle demeure, proposa galamment le marquis.

Dès qu'ils furent à l'intérieur, Lavina l'informa qu'elle devait absolument lui parler.

- Il s'est passé quelque chose ?

- Oui, quelque chose de terrible. La reine a écrit à papa.

- Que disait sa missive ?

- Je ne sais pas. Je ne lui ai pas permis d'ouvrir la lettre.

- Vous ne lui avez pas permis... ?

- C'était l'erreur à ne pas commettre, expliquât-elle, ignorant son air choqué. En fait, il ne l'a même pas reçue.

- Vous venez de dire le contraire.

- La lettre est bien arrivée à la maison, mais pas jusqu'à nous.

- Pas jusqu'à vous ? répéta-t-il, perplexe.

- Nous ne sommes pas passés chez nous.

- Lady Lavina, excusez-moi de vous paraître obtus, mais il me semblait que vous étiez chez vous et que vous aviez reçu cette lettre.

- Bien sûr que nous y étions !

Le marquis ferma les yeux en soupirant.

- Peut-être devrions-nous reprendre depuis le début.

Lavina tapa du pied comme une enfant exacerbee.

- Je suis pourtant très claire.

- Pas à mon sens, malheureusement. Cette lettre est-elle arrivée, oui ou non ?

- Oui, pendant notre absence. Mais il ne faut pas que papa l'ait reçue, alors je l'ai rendue au majordome, et nous sommes tout de suite repartis. Le messenger de la reine devra l'apporter ici.

- Où il nous trouvera en force pour l'accueillir, compléta le marquis d'un ton appréciateur. Bien joué ! Je suis fier de vous.

Si ces mots étaient destinés à lui faire plaisir, c'était raté. Quel paternalisme déplacé ! Croyait-il qu'elle se souciait de susciter en lui un quelconque sentiment de fierté ?

- Où sont la femme de chambre et l'habilleuse dont vous aviez brandi la menace ? s'enquit-il.

- Elles nous suivent. Nous ne pouvions pas les attendre.

- Je vais demander qu'on vous conduise à votre chambre. Nous la destinons traditionnellement aux maîtresses de cette maison.

Lavina découvrit bientôt que ce qu'il qualifiait de "chambre" était en fait un immense appartement. Disposé en angle, il possédait de grandes fenêtres. Le mobilier était ancien mais admirablement entretenu. Un large lit à baldaquin, tendu de soie couleur miel, dominait la chambre.

Au-dessus de la cheminée se trouvait un grand miroir au cadre

doré assorti à la corniche du lit. Partout où Lavina portait son regard, les tons or prédominaient, des chandeliers jusqu'aux chaises.

C'était époustouflant de luxe et d'harmonie.

Lavina était impatiente de voir arriver Mme Banty. Avec son aide, elle déploierait tous les atouts dignes de ce cadre enchanteur.

Et elle ferait face au marquis.

Mme Banty fit son entrée avec presque autant de cérémonie que Lavina. Dans sa robe en alépine noire et sa coiffe noire bordée de dentelle blanche, elle se dirigea d'un pas altier vers le large escalier et l'appartement de sa maîtresse.

Jill, la femme de chambre personnelle de Lavina, la suivait comme une dame d'honneur.

Derrière elles, une armée de valets portait les bagages, qu'ils étaient sur le point de poser au sol quand la voix de Mme Banty les arrêta net.

- C'est impossible ! s'indigna-t-elle.

- Quel est le problème ? demanda Lavina.

- Vous ne pouvez pas dormir ici. Jamais je n'ai vu une telle chose.

Elle lança un regard noir aux valets qui la fixaient avec stupeur.

- Que faites-vous plantés là ? Allez dire à votre maître que je souhaite le voir sans délai.

Ils échangèrent des regards apeurés, se demandant qui aurait le courage de l'informer qu'une femme l'envoyait chercher comme s'il était un vulgaire serviteur.

Fort heureusement, le marquis apparut à ce moment-là. Une seconde plus tard, les valets avaient déserté la pièce.

- Je suis venu m'assurer de votre confort, dit-il courtoisement à Lavina. Mais je vois que ces dames sont là, alors tout est parfait.

- Tout n'est certainement pas parfait, intervint Mme Banty en le fusillant du regard. Je n'ai jamais rien vu de plus choquant de ma vie.

Lavina retint son souffle, certaine du drame qui s'annonçait. Le marquis ne tolérerait pas qu'une femme, une domestique de surcroît, s'adresse à lui de cette façon.

Mais au lieu d'avoir l'air offensé, il regarda Mme Banty avec un respect manifeste.

- Puis-je savoir en quoi je vous ai choquée ? demanda-t-il.

- Cet appartement est totalement inapproprié.

- C'est l'appartement de la maîtresse de maison.

- Mais lady Lavina n'est pas encore la maîtresse de maison, et c'est donc scandaleux qu'elle soit dans une chambre qui communique

avec la vôtre.

- Ce n'est pas le cas, objecta le marquis, étonné.

- Elle communique avec ce dressing, persista Mme Banty en ouvrant une porte et en indiquant une autre porte au fond du dressing. Derrière cette porte se trouve votre appartement.

- En effet, admit-il. Mais vous remarquerez qu'il y a deux lits dans le dressing, et j'imagine que la femme de chambre et vous allez les occuper. Si j'avais l'intention de me faufiler par cette pièce pour déshonorer lady Lavina, je suis certain que vous m'en empêcheriez. En outre, la porte de mon appartement est verrouillée.

Mme Banty ne désarma pas.

- Je ne doute pas que vous ayez la clé.

- Que je serai heureux de vous remettre.

- Comment puis-je être sûre que vous n'en avez pas un double ?

- Très bien. Je vous donnerai un pistolet, et, si vous me trouvez en train de ramper dans le dressing, vous avez la permission de m'abattre.

Mme Banty lui décocha un regard noir.

- Chère madame Banty, arrêtez, la supplia Lavina. Il est en train de se moquer de vous.

- Il pense se moquer de moi, car il est persuadé que je ne tirerais pas.

Un sourire surprenant apparut sur les lèvres de lord Elswick.

- Au contraire, je suis absolument sûr que vous le feriez. Mais nous pourrions trouver un compromis. Par exemple, que je fasse poser des verrous de votre côté. Une fois lady Lavina chez elle, vous n'auriez qu'à les pousser pour la mettre à l'abri de mes intentions diaboliques.

Mme Banty signifia enfin son approbation de la tête et retourna à sa tâche.

- Je vous prie de l'excuser, dit Lavina, soucieuse de protéger son habilleuse de la colère du marquis. Mme Banty est très protectrice envers moi...

- Vous n'avez pas à l'excuser. Je n'aurais manqué cette rencontre pour rien au monde.

- Mais la façon dont elle vous a parlé...

- ... me rappelle ma vieille gouvernante. Je l'aimais beaucoup. Bon, il faut que je donne l'ordre de poser ces verrous. Si le travail n'est pas fait rapidement, je risque d'y perdre la vie.

- Vous ne lui avez pas encore donné le pistolet, lui rappela Lavina, amusée.

- Je suis sûr qu'elle en a un, caché quelque part.

Il se hâta de sortir. Lavina le suivit des yeux, songeuse.

Combien de facettes différentes possédait donc cet homme ?

- Tu es magnifique, ma chérie ! s'exclama le comte quand il

vint chercher sa fille pour le dîner.

- N'est-ce pas ? renchérit Mme Banty, qui avait toutes les raisons d'être fière de son travail.

Les dorures de la pièce l'avaient inspirée. Elle avait choisi pour Lavina une robe en satin doré bordée de ruche lavande sous laquelle on pouvait entrevoir un jupon de soie orné de dentelle blanche.

Au dos, la robe retombait en une traîne lavande brodée de rameaux pourpres et de pensées jaunes. Des chaussures de satin lavande et des gants blancs complétaient la splendide tenue.

- L'élégance de ma fille vous honore, madame, dit le comte, toujours extrêmement poli envers Mme Banty qu'il redoutait un peu.

Mme Banty le remercia de bonne grâce et retourna à ses affaires.

- Ce soir, aucune femme n'égallera ta beauté, dit le comte en prenant du recul pour mieux admirer sa fille.

- Il n'y aura pas d'autre femme, de toute façon, répondit-elle en riant.

- Détrompe-toi. Le marquis a convié plusieurs personnalités locales. Il y aura le vicaire, le maire, et leurs épouses, ainsi que plusieurs autres invités.

Lavina en resta stupéfaite.

- Je croyais qu'il n'invitait jamais personne.

- On dirait qu'il a fait une exception.

- Spécialement pour me présenter...

- Cela sert parfaitement nos intérêts.

Ou les siens, songea Lavina. Mais elle garda le silence.

On frappa à la porte. Jill alla ouvrir, et fit entrer le marquis.

Il était très élégant dans un habit de soirée noir mis en valeur par une chemise blanche brodée dont le col était fermé par une épingle en diamant.

Lavina dut modérer l'admiration dans son regard. Elle n'avait jamais vu un homme aussi séduisant.

- Mes compliments, mademoiselle, dit-il en s'inclinant devant elle. Votre beauté m'honore.

- J'en suis heureuse, monsieur, répliqua-t-elle avec une égale courtoisie.

- Une seule chose manque à la perfection de votre apparence. Me ferez-vous la grâce de porter cela ?

Elle remarqua alors qu'il avait dans les mains un écrin de velours noir. Il l'ouvrit, révélant une superbe parure de bijoux. Un collier, un diadème, un bracelet, des boucles d'oreilles et deux broches en émeraudes serties d'or.

- Ce sont les émeraudes Elswick, expliqua-t-il. Quiconque vous verra les porter ne doutera plus de votre engagement envers moi.

Il se tourna légèrement pour montrer les bijoux à Mme Banty.

- Je sollicite votre avis, madame.

- Très joli et approprié, décréta-t-elle.

- Lesquels suggéreriez-vous pour ce soir ?

Elle réfléchit un instant.

- Le collier, le diadème et les boucles d'oreilles, dit-elle finalement.

- Le bracelet ?

- Cela ferait un peu trop parvenu.

Acquiesçant d'un signe de tête, il lui tendit l'écrin et s'écarta pour lui permettre de faire le nécessaire.

Parée des bijoux, Lavina se contempla dans le miroir. Jamais elle n'avait été aussi superbe.

- Certains de mes parents sont là, l'informa le marquis. Ils reconnaîtront sans doute cette parure. Tout le monde doit comprendre ce que symbolisent ces bijoux sur vous.

- Tout le monde ? s'enquit Lavina.

- J'espère la visite d'un représentant du journal local.

Lavina salua intérieurement cette initiative. Elle devait admettre que le marquis jouait très consciencieusement son rôle.

Ils descendirent dîner. Lord Elswick la présenta aux notables locaux, manifestement enchantés d'être pour une fois invités au château.

L'épouse du maire lui parla avec animation de la générosité du marquis.

- Nous sommes véritablement ses pensionnaires. Il nous loge, règle nos factures. Peut-être ne vous l'a-t-il jamais dit, parce qu'il n'aime pas se vanter de ses bonnes actions.

- C'est ce que je commence à comprendre, murmura Lavina.

Bien sûr la bonté du marquis avait son revers. Il attendait de ses proches une dévotion au moins égale à l'ampleur de sa générosité. Mais Lavina remarqua qu'ils avaient tous l'air sincèrement attachés à lui, et l'abordaient sans crainte.

Une vieille dame en particulier l'entretint longuement d'un problème domestique. Il l'écouta attentivement, promit d'envoyer quelqu'un, sans montrer à aucun moment le moindre signe d'impatience.

Pendant le dîner, Lavina, assise à côté de lord Elswick, suivit avec plaisir la discussion que son père engagea avec le maire et son épouse. Tous trois fervents amateurs de la navigation de plaisance, ils étaient intarissables sur les performances de leurs yachts.

- Je viens de réarmer complètement La Sirène, et de refaire la décoration, bien sûr.

- *La Sirène* ! s'extasia la femme du maire. Quel joli nom !

- Nous avions prévu une croisière cet été, mais nos projets sont évidemment en attente maintenant, expliqua le comte.

- Une croisière me paraît une excellente idée, intervint le marquis. Nous devrions y réfléchir.

La conversation dériva sur d'autres sujets. L'épouse du vicaire voulut en savoir plus sur la reine. Malgré ses réticences à parler du palais étant donné les circonstances, le comte satisfît sa curiosité avec quelques ragots inoffensifs.

- Voyagez-vous avec elle ? demanda le maire.

- Je l'ai accompagnée à Osborne et sur l'île de Wight. Mais Sa Majesté voyage très peu. Elle se rend principalement à Osborne et à Balmoral, en Écosse.

- L'Écosse est un endroit tellement magnifique, soupira le vicaire.

Le comte évoqua son cousin qui vivait près de Ballater, et pendant un moment la discussion tourna autour des beautés de ce pays.

Un peu plus tard, au moment où le marquis se levait pour porter un toast, le majordome entra et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

- Faites-le entrer, dit le marquis avant d'informer lord Ringwood que le messager de la reine était là.

Le comte blêmit, incapable de prononcer un mot.

- Je me demande ce qu'il peut bien vouloir, déclara Lavina pour palier son silence.

- Vous devez avoir l'habitude des problèmes importants qui exigent votre présence, dit la femme du vicaire avec admiration.

Le comte acquiesça de la tête.

- Ce doit être très urgent pour qu'on vienne vous chercher si tard, poursuivit la dame.

- Sans doute, réussit à répondre le comte.

- Peut-être une affaire d'intérêt national, conclut-elle, extatique.

Ces dernières paroles étaient si proches de la vérité que le comte lui adressa un regard horrifié. Le vicaire se pencha vers sa femme et la pria de cesser de se mêler de ce qui ne la regardait pas.

Lavina et son père reconnurent Richard Peyton dès qu'il entra. Il ressemblait exactement, comme l'avait si bien décrit le comte, à "un bout de bois sec et sans humour".

- Vous arrivez juste à temps pour porter un toast à ma fiancée, lui dit aimablement lord Elswick. Ma chérie...

Il invita Lavina à se lever, puis il tendit à Sir Richard le verre qu'un valet venait de remplir.

- À lady Lavina Ringwood, future marquise d'Elswick.

Sir Richard se retrouva dans une position fort inconfortable. Il savait, comme chacun dans l'entourage de la reine, pourquoi Sa Majesté requérait la présence de lord Ringwood. Il savait aussi qu'elle allait littéralement exploser de fureur en ayant vent de ces fiançailles.

Mais il n'eut pas le courage de se dérober à ce toast, et il avala le Champagne en priant pour que la reine ne l'apprenne jamais.

Il y eut d'autres toasts, des discours, et il fut forcé de patienter jusqu'à ce que tout le monde ait quitté la table et se soit rendu au salon. Puis il y eut encore l'arrivée de M. Ferris, un membre du journal local, que le marquis accueillit chaleureusement.

Lord Elswick s'entretint avec M. Ferris pendant plusieurs minutes et lui présenta même sa future femme. Sir Richard frissonna à l'idée de ce qui paraîtrait bientôt dans la presse.

Ensuite, tous les invités furent conviés à se rendre sur la terrasse pour admirer le feu d'artifice.

- Un feu d'artifice ? s'étonna Lavina en regardant le marquis.

- En votre honneur, ma chérie.

Les portes-fenêtres du salon avaient été ouvertes afin que les invités se rassemblent dehors. Le marquis conduisit Lavina au centre du large escalier qui descendait jusqu'aux pelouses.

Dès la nuit tombée, le spectacle commença, sous les yeux émerveillés des invités et des domestiques dont les exclamations admiratives se mêlaient à la pétarade des fusées. Complètement absorbée par la magie du feu d'artifice, Lavina ne se rendait pas compte que le marquis l'observait.

Aussi, lorsqu'elle tourna la tête vers lui et qu'il l'enlaça pour poser ses lèvres sur les siennes, elle en resta pétrifiée de surprise. Ce n'était pas un baiser passionné. Juste une démonstration destinée à l'assistance. Mais le contact de sa bouche était merveilleusement troublant.

- Il serait bon que vous montriez un peu plus d'enthousiasme, murmura-t-il contre ses lèvres.

- Je ne peux pas, susurra-t-elle, les joues enflammées.

- Vous ne tenez pas votre rôle, mademoiselle.

- Je... très bien, dit-elle, se résignant à faire semblant de lui rendre son baiser.

Mais elle ne tarda pas à réaliser qu'elle l'embrassait vraiment. Choquée par son propre comportement, elle s'écarta brusquement. Tout le monde souriait autour d'eux. Lord Elswick aussi, d'un étrange sourire, incertain, comme surpris.

- Était-ce suffisamment enthousiaste pour vous, monsieur ? lui demanda-t-elle.

- Cela ira... pour l'instant.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre, et les choses reprirent leur cours

normal.

On porta encore des toasts et le Champagne coulait à flots. Jake Ferris était toujours là, prenant assidûment des notes. Il était clair qu'il envisageait de tout rapporter dans son article.

Lavina supposait qu'elle pouvait en remercier le marquis. Mais elle se demandait pour quelle véritable raison il se donnait autant de mal.

- Puis-je savoir si vous vous connaissez depuis longtemps ? vint leur demander Jake Ferris.

- Depuis des années, répondit le marquis sans hésitation. Notre première rencontre a eu lieu à Londres, chez lord Bracewell, n'est-ce pas, mon amour ?

- En effet, s'empessa-t-elle de confirmer. Il y a trois ans. Je n'avais pas encore fait mon bal de débutante, alors on ne peut sans doute pas parler de véritable rencontre. Mais c'est effectivement là que nous nous sommes vus la première fois.

Au comble de la satisfaction, Ferris courut répandre la nouvelle que lord Elswick et sa fiancée nourrissaient un amour secret depuis longtemps.

Sir Richard observait tout cela d'un oeil torve et se demandait quand il pourrait enfin remplir sa mission. Finalement, il réussit à approcher le comte, qui avait suffisamment retrouvé ses esprits pour lui sourire et, d'un geste désinvolte, mettre de côté la lettre qu'il lui tendit.

- Vous boirez bien un verre, mon cher.

- Il est de la plus haute importance que vous lisiez la missive tout de suite, lord Ringwood. Sa Majesté vous attend dès demain à Windsor.

À contrecœur, le comte ouvrit et lut la lettre. La reine le priait d'un ton impératif de la rejoindre afin de "discuter d'un sujet d'intérêt national".

- Vous ne pourrez pas y être, cher comte, intervint le marquis par-dessus son épaule. Nous aurons commencé notre croisière d'ici demain.

Il se tourna vers sir Richard.

- Lord Ringwood m'a invité sur son yacht, et nous partons dans quelques heures. Il se trouve donc dans l'impossibilité d'accepter l'invitation de la reine.

- Ce n'est pas une invitation, nuança sir Richard, stupéfait. C'est une convocation.

- Quoi qu'il en soit, lord Ringwood ne pourra pas y être. Nous prenons la mer demain matin.

Faisant preuve d'une familiarité déconcertante, il lui flanqua une tape dans le dos.

- Sa Majesté devra attendre notre retour. Sir Richard ne

trouvait plus ses mots.

- Prenez donc un autre verre, insista le marquis. Je vous ai fait préparer une chambre.

Sir Richard hésita, puis finit par accepter. En restant, il aurait peut-être une chance de ramener lord Ringwood à la raison...

Bientôt, la fête se termina. Une longue file de voitures quitta le château. Quand tout le monde fut parti et que sir Richard, la mort dans l'âme, fut monté se coucher, le marquis proposa à lord Ringwood et à Lavina d'aller discuter dans la bibliothèque. Une fois la porte soigneusement refermée derrière eux, il déclara :

- Nous devons décider d'un plan d'action.

- C'est inutile, se lamenta le comte. Que pouvons-nous faire ? Demain, Sir Richard refusera de partir sans moi.

- Il ne le pourra pas si vous êtes déjà loin, pointa le marquis. Nous l'avons prévenu que nous partions, et c'est ce que nous allons faire, un peu plus tôt qu'il ne le pense.

- Mais où naviguerons-nous ? demanda Lavina.

- Où voyagez-vous d'ordinaire ?

- En Méditerranée.

- Mais je répugne à m'y rendre cette fois, avoua le comte. C'est trop près des Balkans.

- Et si nous allions en Écosse ? suggéra le marquis. Je vous ai entendu parler d'un de vos cousins résidant là-bas. C'est une destination logique.

- Mais Ballater n'est-il pas proche de Balmoral ? leur rappela Lavina. La reine s'y rend chaque été.

- Ce ne sera pas avant un mois, l'informa le comte. Nous aurons quitté l'Écosse d'ici là. C'est la solution idéale. Il n'y a qu'un seul problème : mon capitaine n'est pas au courant de notre arrivée.

- Je me charge de le prévenir, assura le marquis. Nous partons avant l'aube.

Le comte fut réveillé très tôt par Hunsbury qui souhaitait "ses instructions" pour rédiger le télégramme.

- Le bureau de poste local enverra un télégramme à celui de Tilbury pour prévenir votre capitaine de votre arrivée, expliqua-t-il devant son air perplexe.

- Ah, la technologie moderne ! s'exclama le comte.

Qu'inventeront les jeunes ensuite ?

Il dicta le contenu du télégramme, puis se leva et rejoignit Lavina pour descendre prendre le petit-déjeuner en compagnie du marquis. Par la fenêtre de la salle à manger, ils pouvaient voir les valets s'affairer à charger leurs bagages dans la voiture.

- Il est temps de partir, dit le marquis en terminant son café.

- Et sir Richard ? demanda le comte. Ne faudrait-il pas que je lui parle ?

- Je crois que vous avez tout intérêt à l'éviter. J'ai laissé une lettre d'excuses à son intention.

Le comte approuva cette excellente initiative, et ils s'en allèrent. La voiture les déposa à la gare où ils prirent le train pour Tilbury.

- J'ai l'impression de rêver, dit Lavina à son père quand ils se retrouvèrent seuls dans leur compartiment, le marquis étant sorti dans le couloir.

- C'est assez incroyable, admit le comte. Il y a deux jours, tout semblait perdu. Et nous voilà en route pour l'Écosse. J'espère que nous aurons beau temps.

- Je l'espère aussi. Même si j'ai le pied marin.

- Tu l'as toujours eu, dès ton premier voyage en mer, à l'âge de trois ans. Tu étais la mascotte de l'équipage qui te gâtait terriblement.

- Parce que j'étais adorable, sourit-elle.

- Assurément, et tu l'es encore plus aujourd'hui. Je me demande ce que je ferais sans toi.

La soudaine tristesse dans sa voix ne pouvait avoir qu'une seule signification.

- Vous pensez à maman ? demanda doucement Lavina.

Il hocha la tête.

- J'ai aimé ta mère dès le premier regard. Il m'a fallu un peu de temps pour conquérir son amour, mais ensuite elle m'a aimé de tout son coeur et de toute son âme. Nous étions très heureux. Tu t'en souviens ?

- Bien sûr. Moi aussi j'étais heureuse. La maison n'a plus jamais été la même après la mort de maman. Elle me manque beaucoup.

- Elle me manque aussi. Et elle me manquera encore plus quand tu me quitteras. Comme la maison sera sombre et vide sans toi !

- Mais, papa, que dites-vous ? Je ne vais pas me marier vraiment. Un jour, cet "engagement" sera rompu et tout redeviendra comme avant.

- Je me demande si ce sera si facile. Imagine que la reine ne trouve personne pour te remplacer ?

- J'espère bien qu'elle ne trouvera personne. Pourquoi souhaiterais-je à une autre femme le sort dont je ne veux pas ? La reine devra trouver une solution qui ne consiste pas à marier une pauvre jeune fille comme s'il s'agissait d'une marchandise.

- Tu as raison, évidemment. Mais elle risque de s'entêter, ce qui nous compliquera la tâche. Peut-être seras-tu obligée d'aller jusqu'au mariage.

Lavina éclata de rire.

- N'ayez crainte, papa. Lord Elswick y répugnerait tout autant que moi.

Le train qui avait ralenti faisait beaucoup moins de bruit, de sorte que la voix de Lavina parvint clairement jusqu'à lord Elswick. En secret, un sourire se dessina sur ses lèvres.

Lord Ringwood s'émerveilla de découvrir que, grâce aux techniques de communication modernes, son capitaine l'attendait, prêt à prendre la mer. Le bateau, que l'on désignait comme un yacht mais qui fonctionnait néanmoins à la vapeur, était rutilant. Lavina fut ravie de constater que la nouvelle décoration intérieure était à dominante bleu pâle.

Le capitaine les accueillit chaleureusement et informa le comte qu'il pouvait être satisfait des nouveaux équipements.

En tant qu'invité d'honneur, le marquis fut installé dans la cabine principale. Dès que tous les bagages furent embarqués, le capitaine donna l'ordre de lever l'ancre.

Lavina s'accouda au pont pour regarder la côte s'éloigner lentement. Au bout d'un moment, le marquis la rejoignit.

- Vous sentez-vous mieux maintenant ? demanda-t-il.

- Oh, oui ! Nous sommes tranquilles, n'est-ce pas ?

- Hunsbury dira que nous sommes en Méditerranée. Mais...

Il plissa les yeux vers le littoral.

- ... n'est-ce pas un navire royal qui nous poursuit ?

- Quoi ? Oh non... où ça ?

- Nulle part. Je plaisantais.

- Ce n'est pas gentil, dit-elle, réprimant un frisson. Vous ne savez pas comme je redoute...

- Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous affoler. Êtes-vous en

train d'oublier que j'ai promis de vous protéger coûte que coûte ?

- Non, mais...

- Vous craignez encore la reine ? Il ne faut pas. Je suis de taille à l'affronter.

Soudain, comme s'il considérait qu'il s'était trop longtemps montré aimable, il prit congé d'elle, annonçant qu'il allait rejoindre le comte et le capitaine. Décidément, Lavina ne savait jamais à quoi s'en tenir avec cet homme imprévisible...

Ce soir-là, au dîner, lord Elswick leur réserva une surprise.

- Le Urnes ! s'exclama Lavina. Comment vous l'êtes-vous procuré ? Nous sommes partis trop tôt pour que vous l'ayez reçu chez vous.

- J'ai envoyé mon valet l'acheter dès que nous sommes arrivés à Tilbury. Le faire-part y figure, ainsi qu'un article de M. Ferris.

- La reine est donc au courant, déclara le comte. D'ici mon retour, il faudra bien qu'elle se fasse une raison, ajouta-t-il, se sentant plus téméraire maintenant qu'il était hors de sa portée.

Au cours du dîner, Lavina participa très peu à la conversation. Son père et le marquis s'entendaient si bien que c'était un vrai plaisir de les écouter discuter. Lord Elswick lui parut presque agréable, et beaucoup plus séduisant que lorsqu'il se montrait froid et sarcastique.

Dès que le repas fut terminé, elle se retira, désireuse de dormir tôt. Son père promit de venir lui souhaiter bonne nuit avant d'aller lui-même se coucher.

Il arriva plus tard qu'elle ne s'y attendait.

- Je croyais que vous m'aviez oubliée.

- Je parlais avec notre invité. Il a énormément voyagé et m'a raconté des choses fabuleuses sur l'Orient. C'est un homme plus ouvert que nous ne le pensions. Moi qui croyais qu'il avait passé sa vie cloîtré dans son château à pester contre les femmes. Lavina éclata de rire.

- J'espère qu'il ne me jettera pas par-dessus bord à la première occasion.

- Comment peux-tu parler de lui ainsi alors que tu lui dois tant ? la gronda-t-il tendrement. Peut-être aura-t-il retrouvé un peu de gaieté d'ici la fin de ce voyage.

- Qui ne serait pas heureux de voyager sur un si beau bateau, papa ?

Il sourit avec fierté.

- Tu as raison. Il admire littéralement *La Sirène*.

- Ce qui explique que vous le trouviez soudain tellement aimable, le taquina-t-elle.

- Je crois sincèrement qu'un peu de douceur dans sa vie changerait sa vision des choses. Peut-être trouvera-t-il les Écossaises

séduisantes.

- Il ne faut pas trop y compter, prédit Lavina. Même s'il paraît que les Écossaises sont effectivement très belles.

- Tu es la plus belle, ma chérie. Si le marquis est trop stupide pour s'en rendre compte, tant pis pour lui ! Mais quelque chose me dit qu'il s'en rend compte...

Elle comprit à son regard qu'il faisait référence au baiser sur les marches du château.

- Vous vous trompez, papa. Ce baiser n'était qu'une mascarade.

- J'admire ton endurance, ma chérie, soupira-t-il. Et je te plains.

- Pourquoi me plaignez-vous ? s'étonna-t-elle.

- J'ai cru comprendre que cet homme te répugnait.

- Oh... il est si désagréable ! dit-elle, réalisant qu'elle essayait de s'en convaincre elle-même.

En fait, depuis qu'elle avait senti ses lèvres sur les siennes, plus rien n'était tout à fait pareil...

- Tu as été très forte, ma chérie. Lavina se ressaisit.

- Nous devons tous faire des sacrifices, papa.

Il lui tapota la main.

- Veux-tu que je lui parle pour que cela ne se reproduise plus ?

- Non, papa, s'empressa-t-elle de refuser. Ce ne serait pas poli après tout ce qu'il a fait pour nous.

- Tu as absolument raison, acquiesça-t-il gravement. Il te faut donc garder courage.

- Oui, papa.

- Bonne nuit, ma chérie.

Il l'embrassa et quitta la cabine, refermant doucement la porte derrière lui.

Blottie sous les couvertures, Lavina s'imagina que le bateau qui l'emportait sur les flots laissait tous ses problèmes derrière elle. Elle s'endormit, un sourire aux lèvres.

Le lendemain, Lavina passa la majeure partie de sa journée à contempler la mer. Ils seraient bientôt à Ballater où vivait ce parent qu'elle ne connaissait pas. Son père lui avait montré sa lettre d'invitation, mais elle se demandait quelle serait sa réaction en les voyant arriver sans prévenir.

Ce soir-là, dès que le dîner fut terminé, elle laissa de nouveau son père et le marquis faire plus ample connaissance. Mais, au lieu de se rendre dans sa cabine, elle sortit sur l'un des ponts. Les lumières de la côte, que le bateau longeait d'assez près, brillaient.

Près de l'endroit où elle se tenait se trouvait le salon de musique. Sa mère avait insisté pour qu'on y installe un piano.

Enfant, Lavina adorait la musique que lui jouait sa mère.

Elle sourit en se rappelant ces souvenirs heureux.

Fermant les yeux, elle revit sa mère assise au piano, jouant rêveusement un air de valse : *La Valse d'été*. Lavina ne se lassait pas de l'entendre et de tourner en comptant un, deux, trois... et de clamer "encore, encore !" dès que la valse s'arrêtait.

Plus grande, elle avait appris le violon. Quel plaisir alors de jouer en duo avec sa mère ! Et puis elle était morte, et la joie avait disparu avec elle.

Lavina rouvrit brusquement les yeux. Non, elle ne rêvait pas. Quelqu'un était en train de jouer *La Valse d'été* au piano.

Elle se dirigea à pas de loup vers le salon de musique. Qui pouvait jouer aussi bien ? À son grand étonnement, elle découvrit le marquis assis au piano. Jamais Lavina ne l'aurait imaginé musicien. Mais pour un homme aussi solitaire, la musique était sans doute un moyen de combler de nombreux vides.

Elle resta un moment sur le seuil du salon, hésitante. Puis elle se glissa à l'intérieur et s'installa sur une chaise. Pendant près d'une heure elle resta immobile et silencieuse, l'écoutant avec plaisir interpréter un large éventail de mélodies évoquant la tristesse, la gaieté, la douceur ou la mélancolie.

Le marquis semblait mettre toute son âme dans chaque note. Comme s'il ne pouvait pas communiquer ses sentiments autrement que par la musique.

Quand il reprit *La Valse d'été*, Lavina ne put s'empêcher d'aller chercher son violon. Très lentement et très doucement, elle commença à jouer. Lord Elswick hésita imperceptiblement, puis continua, sans même tourner la tête. Avait-il deviné qui l'accompagnait ?

Lorsque le morceau fut fini, elle attendit qu'il se retourne et lui parle. Mais il ne bougea pas. Peut-être était-il en colère contre elle ? Peut-être pensait-il qu'elle partirait s'il l'ignorait ?

Puis, au moment où elle se décidait à partir, il se retourna et la regarda avec une expression qu'elle ne lui avait jamais vue jusqu'alors.

- C'est donc vous, dit-il d'un ton presque émerveillé. Je me demandais qui pouvait s'accorder aussi bien à mon jeu. J'ignorais que vous pratiquiez le violon.

- J'ignorais que vous jouiez du piano, répliqua-t-elle en riant.

- Je joue depuis ma plus tendre enfance. Maintenant que je vis seul, le piano est mon meilleur compagnon.

- Je ressens la même chose avec le violon. Je joue aussi du piano.

- Vraiment ? J'avais cru comprendre que votre passion était l'équitation.

- J'adore l'équitation, mais la musique est au moins aussi

exaltante que le saut d'obstacles.

Le marquis la considéra avec un nouvel intérêt.

- Quelle jeune femme déconcertante ! Je ne vous imaginai pas du tout musicienne.

- Je ne vous imaginai pas non plus devant un clavier. Mais maintenant je comprends pourquoi vous ne vous sentez pas seul malgré votre solitude.

Elle se rendit aussitôt compte de sa maladresse. Le marquis se tourna vers le piano et commença à jouer un air populaire au rythme endiablé. C'était comme une danse folle dans laquelle on se lance pour oublier ce que l'on a perdu ou ce que l'on ne pourra jamais posséder.

Lavina hésita un moment, puis se mit à jouer elle aussi. Lord Elswick lui adressa un bref regard et accéléra le tempo. Elle réussit à le suivre dans un magnifique crescendo qui s'acheva en un final triomphant.

Alors que les dernières notes s'égrenaient, il la regarda, les yeux brillants de satisfaction.

- Bravo ! Si un jour nous sommes ruinés, nous pourrions toujours proposer notre duo à l'Albert Hall.

Lavina éclata de rire.

- Merci pour le compliment.

- Il est sincère. Vous jouez extrêmement bien. Votre professeur devait être un excellent musicien.

- C'est ma mère qui m'a initiée à la musique. J'ai entendu mes premières notes quand j'étais au berceau. J'aime la musique depuis toujours.

- Moi aussi. La musique me permet de tout oublier. Quand je joue, je bascule dans un autre monde, un monde où la trahison et le mensonge n'existent pas. Pendant un moment, Lavina ne sut quoi répondre.

- Jouez-moi l'une de vos mélodies préférées et j'essayerai de vous accompagner, proposa-t-elle finalement.

Il commença à interpréter un air doux et mélancolique, dont la difficulté résidait dans l'extrême lenteur du tempo. Pendant quelques minutes magiques, ils jouèrent en parfaite harmonie.

Quand la dernière note s'évapora, le marquis se leva et plongea son regard dans celui de Lavina.

- Je ne croyais pas qu'une telle entente pouvait exister, murmura-t-il.

Mais il parut aussitôt regretter cet instant d'abandon.

- Je vous souhaite une bonne nuit, dit-il d'un ton sec en se dirigeant vers la porte.

Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il était parti.

Lavina se retrouva seule. Le yacht était à l'arrêt, probablement

dans une baie paisible où il resterait jusqu'au lendemain matin.

- Bonne nuit, souffla-t-elle à la pièce vide. Puis elle regagna sa cabine.

Jill l'attendait. Elle l'aida à se déshabiller et à passer son élégante chemise de nuit en soie, puis lui brossa les cheveux.

- Avez-vous passé une agréable soirée, Mademoiselle ?

- Oui, merci, Jill. C'était une soirée très... surprenante.

Pour que sa femme de chambre ne puisse lui demander ce qu'elle entendait par là, elle s'empressa d'ajouter :

- Vous pouvez aller vous coucher maintenant. Je terminerai sans vous.

Une fois seule, elle continua de broser sa longue chevelure blonde en songeant à ce qu'elle venait de découvrir de la personnalité du marquis. Jamais elle ne l'aurait cru si sensible. Elle n'avait vu en lui que froideur et ironie, mais il avait une face cachée, une face qu'elle pouvait atteindre par la musique.

Elle alla se coucher et garda les yeux ouverts durant de longues heures, bercée par le doux clapotis de l'eau. Puis elle glissa dans le sommeil, entourée de rêves où la musique régnait sur son coeur et son âme.

Le lendemain, ils atteignirent Aberdeen, d'où ils gagnèrent la gare pour prendre le train qui les conduirait à Ballater. Cette région isolée était bien desservie par le chemin de fer à cause de la proximité de Balmoral, le domaine que la reine Victoria et le prince Albert avaient acheté vingt ans auparavant. Du vivant du prince, ils y passaient chaque été. Après sa mort, Victoria avait perpétué la tradition.

À la gare de Ballater, ils louèrent des voitures pour se rendre au domaine de McEwuan. Lavina était enchantée par la beauté de la campagne écossaise. Elle avait l'impression de pénétrer dans un nouveau monde qui, grâce au Ciel, était infiniment moins menaçant que celui qu'elle venait de quitter.

- Comment est la maison ? demanda le marquis.

- C'est une sorte de château, mais pas aussi grand que le vôtre.

- Tant mieux. Chez moi, j'ai l'impression parfois d'être perdu.

J'espère que votre cousin ne sera pas contrarié par notre arrivée inopinée.

- Il nous a invités à passer quand nous voulions, fit remarquer le comte. J'ai reçu son invitation il y a à peine trois jours.

- Mais, papa, c'est une formule de politesse qu'on ne doit pas prendre à la lettre, dit Lavina en riant.

- Eh bien, il n'aurait pas dû l'employer ! répliqua le comte.

Nous leur rendons une visite de courtoisie, en l'honneur de tes fiançailles.

- Ils vont donc croire que nous sommes réellement fiancés?
demanda le comte.

- N'est-ce pas le mieux ?

- Sans doute. Moins de gens connaîtront la vérité, mieux ce sera.

Le château de McEwuan se profila enfin. Il n'était en effet pas immense, mais ses tourelles lui donnaient une allure très romantique.

- Voilà mon cousin ! s'exclama brusquement le comte.

Un homme à la carrure imposante venait d'apparaître au seuil du château. Un grand sourire aux lèvres, il les regardait approcher en agitant la main, apparemment heureux d'avoir de la visite.

- Ian ! appela le comte.

Sir Ian McEwuan se hâta vers la voiture dès qu'elle s'arrêta. Sans attendre que le cocher descende, il ouvrit la portière, attrapa son cousin par la main et l'arracha presque de son siège pour le serrer dans ses bras.

- Tu t'es enfin décidé à accepter mon invitation ! C'est merveilleux ! Entrez tous ! Ils sont venus !

Ces derniers mots étaient destinés aux habitants du château. Un jeune homme en sortit aussitôt. Il était très beau et paraissait à peine plus âgé que Lavina.

- Voici mon fils, Andrew, dit Sir Ian. Andrew, je te présente ton cousin Edward que tu n'as pas revu depuis que tu étais très jeune, et ta cousine Lavina, que tu n'as jamais rencontrée.

Le marquis était descendu de voiture et regardait la scène avec un léger amusement. Le jeune homme tendit la main.

- Cousin Edward, cousine Lavina. Je suis ravi de vous rencontrer enfin.

- Je vous présente notre invité, le marquis d'Elswick, dit le comte. Il voulait voir si l'Écosse est aussi belle qu'on le dit.

Cette remarque fut très bien reçue. Les McEwuan les invitèrent à entrer dans le château.

- J'attends votre visite depuis si longtemps, et vous voilà, comme un don venu du Ciel, jubilait Sir Ian.

- Nous sommes heureux d'être ici, répliqua le comte. Comme nous avons quitté Londres de façon inattendue, nous n'avons pas eu le temps de te prévenir.

- Nous n'avons pas besoin d'être prévenus. Vous êtes en Écosse. La porte est toujours ouverte aux amis et à la famille.

Il les conduisit à l'étage, dans un salon où leur hôtesse attendait de les recevoir. C'était une belle femme aux cheveux roux et au visage souriant.

- Quelle bonne surprise ! dit-elle au comte. Je vais demander qu'on prépare vos chambres, et en attendant nous boirons un sherry.

Lavina trouvait l'intérieur du château charmant et beaucoup plus confortable qu'elle ne l'avait imaginé. Elle avait cru qu'il s'agirait d'une demeure humide et austère. Mais le mobilier, les tableaux, les tentures et les tapis auraient fait honneur au salon le plus mondain de Londres.

- J'espère que vous resterez assez longtemps pour rencontrer nos amis, dit lady McEwuan.

- Nous souhaitons visiter l'Écosse, lança Lavina.

- Mais nous avons une autre raison d'être ici, ajouta le comte. Je vous annonce les fiançailles de ma fille et de lord Elswick.

Chacun exprima sa joie. On porta de nombreux toasts à la santé et au bonheur des fiancés. Le marquis se tenait aux côtés de Lavina, recevant les félicitations avec une apparente gaieté. Mais la jeune fille se demandait ce qu'il éprouvait vraiment. Le charme de la soirée précédente était rompu. Lord Elswick s'était de nouveau retranché derrière son rôle de fiancé dévoué. Il tenait ce rôle à la perfection. Mais, quand elle croisait son regard, elle n'y voyait qu'un vide immense.

6.

Ce soir-là, Lavina s'attacha à soigner son apparence. Elle tenait à faire bonne impression sur les membres de sa famille. Quand elle descendit dîner, elle découvrit qu'il y avait d'autres invités. Sir McEwuan lui présenta aussitôt sir James McVein, dont le domaine joutait le sien.

Sir James, apprit-elle plus tard, avait servi dans l'armée jusqu'à ce qu'il reprenne le titre de son père et la direction de son très vaste domaine.

Elle se retrouva assise à côté de lui à table et put pleinement apprécier son pouvoir de séduction. Il était non seulement très bel homme, mais avait beaucoup d'humour. Il l'amusa avec des anecdotes sur sa carrière dans l'armée et en lui racontant les difficultés qu'il avait rencontrées en tant que propriétaire terrien.

- Mon père était écossais et ma mère anglaise. Alors, quand j'avais un problème à résoudre, je me demandais s'il me fallait un conseil instinctif ou matérialiste.

Lavina rit de bon cœur.

- On en revient toujours à l'argent en Angleterre. Ce doit être pareil ici, mais je vous imagine plus passionnés.

- Nous le sommes, confirma James. En même temps nous essayons d'être raisonnables et de ne pas nous laisser aveugler par la colère comme nos ancêtres savaient si bien le faire. Lavina rit de nouveau.

- Autant que je me souviene, l'histoire de l'Écosse regorge de batailles et je me suis toujours promis de mesurer mes paroles si je venais ici.

- Je crois que vous ne craignez rien, la rassura sir James. Les Écossais placent la beauté au-dessus de tout. Vous serez admirée partout où vous irez.

Cette fois, Lavina rougit.

- Merci. Vous me flattez.

- Pour vous prouver que l'Écosse vous accueille à bras ouverts, je donnerai une fête en votre honneur très bientôt.

- J'accepterai l'invitation avec grand plaisir. Mon fiancé aussi, bien sûr.

- Votre fiancé ? répéta-t-il, visiblement déçu. Dites-moi que cela n'est pas vrai.

- Mon fiancé est assis là-bas, à côté de lady McEwuan. C'est lord Elswick.

Il y eut un silence.

- Cela m'attriste plus que je ne peux le dire, déclara finalement

sir James.

Leurs regards se croisèrent, s'accrochèrent un instant. Puis Lavina rougit et détourna les yeux, consciente que quelque chose d'étrange et d'inhabituel venait de se passer.

Les jours suivants se passèrent en dîners, banquets et bals organisés dans toute la région en l'honneur des hôtes des McEwuan. Sir James les invita dans son domaine pour leur montrer ses chevaux qui étaient, disait-on, les meilleurs à des kilomètres à la ronde.

Le marquis les admira et passa un long moment à discuter avec sir James. Personne ne remarqua le regard froid d'hostilité, contrastant avec son ton cordial, qu'il posait de temps à autre sur sir James.

En les observant de loin, Lavina constata seulement que le marquis paraissait tout à fait à l'aise, ce qui la rassura.

- Je crois que ce voyage nous fait beaucoup de bien à tous mais particulièrement à lord Elswick, dit-elle à son père dès qu'elle se retrouva seule avec lui. Il devient presque humain.

- Que veux-tu dire ? demanda son père en riant.

- C'est la première fois que je le vois manifester de l'enthousiasme pour quelque chose. Il a trouvé ces chevaux vraiment magnifiques.

- Et il s'est montré très amusant hier soir, quand les dames se sont retirées, renchérit son père. Il nous a raconté des histoires captivantes et même des blagues très spirituelles, mais qui ne conviendraient pas aux femmes.

Lavina en resta stupéfaite.

- Lord Elswick connaît des blagues que les femmes ne peuvent pas entendre ? Je ne vous crois pas.

- Ma chérie, tous les hommes en connaissent.

- Juste Ciel ! Vous aussi ?

- J'en ai raconté une hier soir, avoua-t-il malicieusement.

Sir McVein vint interrompre leur aparté. Il amenait une jument qu'il avait fait seller pour Lavina et lui proposa une petite promenade sur ses terres.

- Nous ferons une plus longue promenade demain, si vous le souhaitez.

- Mais je croyais que vous partiez pêcher demain ? Je suis sûre que papa et lord Elswick...

- Ils vont pêcher. Mais pas moi. L'expression de son regard poussa Lavina à détourner les yeux.

- Je... je crois que c'est impossible, dit-elle, regrettant un peu de ne pas être libre de se laisser courtiser par ce séduisant jeune homme.

- Vous pourriez si vous le vouliez vraiment. Je suis sûr que

"votre seigneur et maître" ne s'opposerait pas à une innocente promenade à cheval.

- Mon seigneur et maître ? répéta-t-elle, surprise. De qui voulez-vous parler ?

- Vous êtes bien promise à lord Elswick ?

- Ce qui fait de lui mon fiancé, pas mon seigneur et maître.

- N'est-ce pas la même chose ?

- Certainement pas ! s'indigna-t-elle.

- Mais est-ce son point de vue ? Il me semble faire partie de la catégorie des hommes tyranniques.

- Je ne lui permets pas de me donner des ordres, affirma

Lavina.

- Alors vous viendrez avec moi demain ?

- Oui, je viendrai.

Malgré son apparente assurance, Lavina se demandait comment lord Elswick réagirait. Alors ce soir-là, juste avant que tout le monde aille se coucher, elle lui souhaita une bonne journée de pêche et l'informa qu'elle irait se promener à cheval avec sir McVein.

- J'espère que vous passerez une bonne journée, mademoiselle.

- Vous ne voyez pas d'objection à cette sortie ?

- Pourquoi en verrais-je ? Vous serez bien sûr accompagnée d'un valet...

- Eh bien, je...

- J'en parlerai à sir Ian.

Il lui sourit.

- Au cas où vous oublieriez.

Il alla aussitôt voir sir Ian, et revint en annonçant que les filles McEwuan les accompagneraient aussi.

Puis il lui souhaita bonne nuit et monta se coucher. Elle était folle de rage.

Le lendemain, après une journée de cheval exténuante, Lavina rentra d'une humeur massacrant. Elle aurait volontiers passé ses nerfs sur le marquis, mais il n'était pas là. Il ne revint qu'au moment où elle était en train de s'habiller pour le dîner.

Comme d'habitude, plusieurs invités étaient présents, dont Églantine McCaddy, réputée pour sa beauté et la qualité de sa voix.

Elle était assise à côté du marquis, qui la couvrit toute la soirée d'attentions flatteuses, apparemment subjugué par ses charmes.

Lavina ne voyait vraiment pas ce qu'il lui trouvait. À ses yeux cette "beauté" était surfaite et grossière, ses attraits ostentatoires, son rire trop bruyant.

Sa voix criarde ne rattrapait pas le reste. Pourquoi le marquis avait-il insisté pour l'accompagner au piano ? Lavina ne comprenait

vraiment pas.

Et, surtout, cela la blessa. Elle avait eu l'impression de partager un secret avec lui à travers la musique, comme s'il lui avait donné accès à son âme. En révélant en public ses dons de pianiste, il les dévaluait brusquement, et cela la touchait plus qu'elle ne voulait l'admettre.

Quand leur petit duo fut terminé, ils accueillirent les applaudissements avec une théâtrale simulation de modestie qui agaça encore plus Lavina.

La soirée achevée, le marquis prit Lavina à part. Une lueur brillait dans ses yeux. Peut-être de l'amusement, songea-t-elle, dépitée.

- Êtes-vous en colère contre moi ?

- J'ai toutes les raisons de l'être. Votre comportement est inqualifiable.

- Au moins je ne lui ai pas baisé la main, ni essayé de me retrouver seul à seule avec elle, comme votre prince charmant l'a fait.

- Nous avons seulement fait du cheval, rétorqua-t-elle sèchement.

- Et vous vous êtes bien amusée ?

Elle lui jeta un regard noir.

- Que lui trouvez-vous, Lavina ?

- Il est d'agréable compagnie, dit-elle avec raideur.

- Et je ne le suis pas. Je suis un grincheux sans manières. Mais c'est à moi que vous avez demandé de l'aide, parce que les qualités qui font de moi un homme peu apprécié en société me rendent assez fort pour vous épauler. Vous ne pouvez pas tout avoir. Si vous êtes en train de tomber amoureuse de cet homme, dites-le. Je me retirerai.

- Oh non, il ne faut pas...

- Je vous demande de réfléchir. Un engagement avec lui servirait peut-être aussi bien vos intérêts.

- Je ne souhaite pas m'engager avec lui, affirma-t-elle avec véhémence.

- Juste flirter alors ? Je vois. Laissez-moi vous prévenir. Vous ne me ridiculisez pas. Est-ce clair ?

- Tout à fait.

- Parfait. Je vous souhaite bonne nuit.

Il s'éloigna sans un mot. Lavina courut dans sa chambre, se jeta sur le lit et martela l'oreiller de coups de poing rageurs.

Malgré cela, la semaine suivante se passa assez agréablement. Les beautés de l'Écosse enchantaient Lavina. Elle fit plusieurs sorties à cheval en compagnie de lord Elswick qui, quand il le voulait, pouvait se montrer charmant.

Elle avait presque réussi à se détendre et à écarter ses peurs quand, un matin, lady McEwuan entra en trombe dans le salon,

frétille d'excitation.

- Une voiture aux couleurs de Sa Majesté est en train d'arriver.

Lavina se figea. Son père se leva, pâle mais déterminé. Leurs cousines et leur cousin allaient les suivre, mais sir Ian intervint. C'était une visite personnelle dont ils ne devaient pas se mêler.

Se tenant la main pour s'encourager, le comte et Lavina descendirent accueillir leur visiteur.

- Sir Richard Peyton ! souffla Lavina avec horreur quand la porte d'entrée fut ouverte.

Sir Richard s'avança vers eux, le visage rigide, s'arrêta et fit une brève révérence.

- Que faites-vous si loin de Londres, sir Richard ? demanda le comte dans une tentative de cordialité.

- Je suis avec Sa Majesté à Balmoral, répondit l'homme d'un air pincé.

- Balmoral ? N'est-ce pas un peu tôt dans la saison ?

- Sa Majesté a décidé de faire une exception cette année. Elle a un invité spécial qui souhaitait particulièrement visiter l'Écosse.

Lavina avait l'impression de sombrer dans un cauchemar.

- Quel... invité spécial ? demanda lord Ringwood d'une voix blanche.

D'une voix tonnante, Sir Richard annonça :

- Sa Majesté a le plaisir de convier lord Ringwood et sa fille, lady Lavina Ringwood, à une réception demain soir, au cours de laquelle ils auront l'honneur de rencontrer le prince Stanislaus de Kadratz.

Un silence de mort suivit cette déclaration. Sir Richard leur tendit un carton d'invitation.

- Mais... il n'y a pas d'invitation pour lord Elswick ? balbutia le comte.

- Sa Majesté n'était pas au courant de la présence de lord Elswick ici et n'a donc pas pu le convier.

- Mais maintenant que...

Un éclat de rire l'interrompit. Ils se retournèrent, le marquis apparut.

- C'est inutile, Ringwood, dit-il. De toutes les façons je ne souhaite pas assister à cette réception.

À la vue du marquis, sir Richard bomba le torse.

- Je considère que vous m'avez traité de manière peu élégante à notre dernière rencontre, monsieur.

- Pas le choix. Mais vous avez eu votre revanche, il me semble. Je me demande comment la reine a su que nous étions là ?

Sir Richard le fusilla du regard.

- Vous le lui avez dit, évidemment, et comment saviez-vous où

nous étions ?

- Votre majordome a été aussi trompeur que vous le lui aviez demandé, dit sir Richard avec raideur.

- Mais vous avez soudoyé d'autres domestiques, je suppose. Eh bien, j'espère que Sa Majesté apprécie vos services, mais j'en doute. Elle déteste les serpents tout comme moi. Vous pouvez partir maintenant.

- Je dois donner une réponse.

- La réponse sera transmise sans votre aide. Sortez. Sir Richard s'empessa de filer.

- Je ne peux pas me rendre à cette réception sans vous, dit Lavina, affolée. Vous savez bien ce que la reine a en tête.

- Bien sûr, mais soyez sans crainte. Je me charge de tout.

- Au moins dites-moi ce que vous envisagez de faire.

- Vous n'avez pas besoin de le savoir. Contentez-vous de me faire confiance.

Lavina lui lança un regard enflammé.

- Vous êtes très despotique, monsieur.

- En effet. Vous saviez qui j'étais quand cette aventure a commencé. Il est trop tard pour vous plaindre maintenant. Ringwood, j'ai l'intention de rendre visite à la reine. Je suggère que vous m'accompagniez.

Lord Ringwood pâlit.

- Mais la reine ne nous attend pas.

- Sa Majesté se targue d'apprécier l'informel lorsqu'elle réside à Balmoral, répliqua le marquis d'un ton narquois. Elle sera enchantée de recevoir une visite de ses voisins.

Lord Ringwood aurait aimé en être aussi certain, mais le marquis semblait déterminé.

- Mais que comptez-vous lui dire ? intervint Lavina. Le marquis lui adressa un regard teinté d'amusement.

- Il vaut mieux que je ne vous dise rien. Vous exploseriez de rage.

Il s'en alla, se dérochant au regard noir de Lavina.

Une demi-heure plus tard, le marquis et le comte, en grande tenue, portaient pour Balmoral. Ils ne seraient pas de retour avant plusieurs heures, et Lavina ne supportait pas l'idée de les attendre sans rien faire. Elle monta se changer, alla chercher un cheval à l'écurie et partit pour une longue promenade.

Quand elle revint, ils n'étaient toujours pas rentrés. En proie à une grande nervosité, elle arpenta le salon sans savoir si elle était dans cet état de nerfs à cause de son avenir ou de l'attitude de lord Elswick.

Au bout d'une interminable attente, la voiture apparut enfin dans le lointain. Lavina maîtrisa difficilement son impatience jusqu'à

l'arrivée des deux hommes dans la maison.

- Tout va bien, ma chérie, annonça le comte en l'embrassant.

Lord Elswick viendra à Balmoral avec nous demain soir.

- Ne lui dites pas tout, murmura le marquis. Pas avant que je ne sois hors de sa portée.

Lavina entraîna son père dans le jardin.

- Papa, qu'a-t-il fait ?

- Oh, ma chérie, si tu l'avais vu ! Il a été grandiose. Après avoir présenté ses respects à la reine, il a déclaré qu'il savait qu'elle souhaiterait le féliciter pour vos fiançailles. La reine a eu un instant de stupeur, mais elle a vite retrouvé ses esprits. Pour elle, il n'y a pas de fiançailles : en tant que membre de la famille royale, tu ne peux pas te marier sans son accord.

- Ô mon Dieu !

- Tu ne croiras jamais ce qu'il lui a répondu.

- Je le crois capable de tout. Qu'a-t-il dit ?

- "Balivernes !"

- Il a dit "balivernes" à la reine ? murmura Lavina, abasourdie.

- Oui. Il a dit que personne n'avait jamais considéré les Ringwood comme des membres de la famille royale, et qu'il était trop tard pour commencer maintenant.

- C'est incroyable ! s'exclama Lavina, pleine d'admiration. La reine devait être furieuse !

- Il n'a pas peur d'elle, ma chérie, et elle le sait.

- Mais, tout de même, la défier ainsi ! s'extasia encore Lavina, profondément émue. Il faut que je le remercie tout de suite, papa.

Elle se dirigea en hâte vers le salon, mais s'arrêta à mi-chemin et se retourna.

- Pourquoi vous a-t-il demandé de ne pas tout me dire ?

Le comte parut franchement mal à l'aise.

- Eh bien, ma chérie...

- Papa !

- Son unique but était de te protéger...

- Papa !

Il poussa un soupir résigné.

- Il a dit qu'il n'était pas question que tu assistes à la réception sans lui, parce qu'il ne te le permettrait pas.

- Permettre ?

- Tu sais, ma chérie, un fiancé est censé avoir une certaine autorité sur...

- Permettre ?

Le comte baissa les yeux.

- Cet homme se croit donc tout permis ? fulmina-t-elle, outrée.

- Seulement pour nous aider, ma chérie... Lavina, où vas-tu ?

- Commettre un meurtre, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Un domestique lui apprit que le marquis venait de partir à cheval. Lavina sortit aussitôt et l'aperçut au loin, galopant en direction des collines. Elle se précipita aux écuries. Quelques minutes plus tard, elle montait en selle et s'élançait à sa poursuite.

Elle ne le rattrapa qu'au bout de quelques kilomètres. Il ne s'arrêta pas mais ralentit, la regarda, puis repartit à vive allure. Lavina poussa sa monture pour ne pas se laisser distancer.

Ils galopèrent ainsi, côte à côte, jusqu'à ce que les chevaux épuisés ralentissent. Le marquis désigna un cours d'eau.

- Les chevaux ont besoin de boire. Occupons-nous d'abord d'eux, ensuite vous pourrez laisser libre cours à votre colère.

Lavina consentit à se montrer raisonnable. Mais, dès que les bêtes se furent abreuvées, elle attaqua :

- Ma colère est légitime.

- Elle est démesurée.

- Démesurée ? Je ne suis pas une enfant qui a besoin de permission pour sortir.

- Non, mais une fiancée qui doit se comporter avec décence.

- Vous savez que cela n'est pas vrai ! s'emporta-t-elle.

- Que vous vous comportiez avec décence ? J'espère, pour nous deux, que la colère vous égare.

- Je voulais dire que je ne suis pas fiancée !

- Pour le moment vous l'êtes. Avec moi. Cela me donne certains droits. Je n'ai jamais caché que j'avais l'intention d'exercer mon autorité sur vous.

- Combien de fois devrai-je répéter que vous n'avez aucun droit sur moi ?

- Autant que vous voudrez. Cela ne changera rien. Je vous ai prévenue depuis le début: j'entends que vous vous comportiez décemment.

- Insinuez-vous que cela n'est pas le cas ?

- Oui. Aucune lady qui se respecte ne s'aventurerait seule avec un homme dans ce coin de campagne désert. Qui vous défendrait s'il me prenait l'envie de vous faire des avances ?

- J'ai confiance en vous.

- Et si votre confiance n'était pas fondée ? Ses yeux brillaient étrangement.

- Si je vous faisais des avances ?

Pendant un instant, Lavina resta sans voix. Les battements de son cœur s'affolèrent.

- Puisque nous sommes fiancés, vos attentions ne sont pas censées m'insulter, réussit-elle finalement à dire d'un ton faussement dégagé.

- Vous m'auriez poursuivi jusqu'ici dans cet espoir ?

- Je... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Il se rapprocha soudain d'elle.

- N'avez-vous pas imaginé qu'il pourrait être dangereux de vous retrouver seule avec moi ?

Elle voulut reculer, mais il y avait un arbre derrière elle.

- Je... ne me sens pas en danger, balbutia-t-elle.

- Quelle inconscience ! souffla-t-il en se penchant vers ses lèvres.

Il n'y avait aucune issue. Ses bras puissants se refermèrent autour d'elle, et il s'empara de sa bouche.

Sous le choc Lavina se figea. Puis, avec un gémissement de protestation, elle tenta de repousser le marquis. En vain. Elle sentit une colère sourde monter en elle. Et puis quelque chose d'autre... Une sorte de chaleur qui envahissait ses sens et lui donnait envie de se presser contre lord Elswick, de s'abandonner à la douceur de ses lèvres.

Mais elle n'y céda pas. Elle avait trop de fierté pour cela. Céder maintenant signifierait perdre la bataille qui faisait rage entre eux depuis le début.

Il sembla percevoir son mouvement de rébellion. Son baiser se fit plus sensuel, plus exigeant, comme s'il était déterminé à vaincre.

Lavina en eut le vertige. Elle n'avait soudain plus envie de lutter. Sans même s'en rendre compte, elle l'enlaça par le cou et l'attira à elle, lui rendant son baiser avec passion.

- Lavina... murmura-t-il.

Sa voix semblait lointaine. Sa bouche avait quitté la sienne, et il la regardait avec stupéfaction.

Brusquement, elle retrouva ses esprits, choquée par son propre comportement. Comment avait-elle pu se conduire ainsi ? Il l'avait accusée de ne pas avoir de décence, et elle venait de prouver qu'il avait absolument raison.

Elle s'écarta. Cette fois, il n'essaya pas de la retenir. Totalement mortifiée, elle s'éloigna.

Il la rejoignit au bout d'un moment.

- Pardonnez-moi. C'est moi qui manque de dignité. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Mais votre colère contre moi est tellement injuste.

- Injuste ? répéta-t-elle d'une voix étouffée.

- La reine s'oppose à l'émancipation des femmes, c'est bien connu...

Lavina leva vers lui un regard incrédule.

- Tant qu'il s'agit des autres femmes, précisa-t-il. Elle a tort, bien sûr, mais sa conviction est profonde. Alors j'ai simplement utilisé un argument qu'elle ne pouvait pas réfuter. Vous comprenez ?

- Oui, admit-elle à contrecœur.

- Votre sécurité et celle de votre père dépendent de moi. Je prends la responsabilité de défier la reine. J'en supporterai seul les conséquences et je vous assure que je suis plus à même de livrer cette bataille que vous deux réunis.

- Vous avez raison, dut-elle encore admettre.

- Votre père tient beaucoup à sa position à la cour et, s'il offense la reine, il risque de tout perdre. Si je peux diriger le courroux de la reine contre moi, il échappera au pire.

- Vous êtes si gentil, murmura-t-elle impulsivement, oubliant tout ressentiment.

- Croyez-moi, je suis tout sauf gentil, répliqua-t-il avec cette brusque froideur qu'elle lui connaissait si bien.

- Je vous trouve aussi très courageux, insista-t-elle.

- Je n'ai rien à perdre en m'opposant à la reine : je ne voudrais pour rien au monde d'une position à la cour. Alors ne m'attribuez pas trop vite des qualités ou des intentions que je n'ai pas.

Lavina le regarda d'un air triste.

- Je ne vous crois pas, dit-elle finalement.

- Vous devriez.

- Pourquoi voulez-vous cacher le meilleur de vous-même ? Serait-ce si terrible d'admettre que vous êtes généreux et sensible ?

- Vous étiez plus lucide lors de notre première rencontre. Votre hostilité envers moi avait plus de sens que cette reconnaissance infondée.

- Balivernes !

Il la regarda avec stupeur.

- Qu'avez-vous dit ?

- De ma vie entière je n'ai jamais entendu un tel tissu de balivernes, ne craignit-elle pas de confirmer. Vous me conseillez

l'hostilité ? Après m'avoir embrassée comme vous l'avez fait ?

Avec un certain plaisir, elle vit sur son visage qu'elle venait de marquer un point.

- Vous êtes très incisive, déclara-t-il finalement.

- Juste vive, rectifia-t-elle en secouant la tête. Comme mes perceptions.

- Et que percevez-vous au juste ?

- Je vous dirai cela une autre fois, répondit-elle avec un sourire énigmatique.

Pour la soirée à Balmoral, Mme Banty déploya tout son art. La robe de Lavina était une vraie merveille de soie et de dentelle. Elle portait les émeraudes Elswick que le marquis, utilisant une fois de plus la magie du télégraphe, avait fait venir d'Angleterre. Hunsbury rapporta aussi une bague de fiançailles. Un superbe diamant qui avait appartenu à la mère du marquis.

Ainsi parée, Lavina démontrerait publiquement qu'elle ne pouvait pas s'engager avec le prince.

Les McEwuan n'éprouaient aucun ressentiment à ne pas avoir été invités. Ils n'avaient jamais fait partie des cercles de la cour. Et c'est avec un plaisir sincère qu'ils leur souhaitèrent une bonne soirée.

Par ordre royal, le kilt serait porté par ceux habilités à le faire. Lord Ringwood avait donc emprunté un kilt à son cousin.

- Si Sa Majesté tient à ce que je montre mes genoux noueux, dit-il à sa fille avec un soupir résigné, je me dois de la satisfaire.

- Je vous trouve absolument héroïque, papa, commenta joyeusement Lavina.

Si son père n'avait pas le physique pour porter un kilt, on ne pouvait pas en dire autant du marquis. Vêtu du kilt du clan McDonald, dont il était membre par alliance, il était tout simplement splendide.

Alors qu'ils parcouraient les quelques kilomètres les séparant de Balmoral, un magnifique coucher de soleil baignait la campagne. Lavina ne fut pas capable de l'apprécier à sa juste valeur. Elle était trop inquiète. Le piège de la reine allait-il se refermer sur elle malgré tous les efforts du marquis ? Elle le regarda. Il était assis en face d'elle, la tête tournée vers la fenêtre, et elle put contempler à loisir son beau profil aux lignes puissantes. Oui, elle voulait croire qu'il saurait la protéger...

Il tourna soudain la tête et lui sourit. Un sourire d'un charme inattendu qui lui rappela l'homme plein de sensibilité qu'elle avait découvert à travers la musique.

La voiture ralentit. Ils arrivaient à Balmoral. Des valets s'empressèrent d'ouvrir les portières. Ils descendirent et gravirent les marches du magnifique palais.

L'intérieur était stupéfiant. La reine Victoria adorait tout ce qui avait trait à l'Écosse, y compris le motif écossais. Il y en avait partout. Rideaux écossais, revêtements de meubles écossais, tapis écossais à perte de vue.

Ils parvinrent au seuil de l'immense salle de réception. Lavina et son père y pénétrèrent en premier, suivis du marquis.

- Lord Ringwood, lady Lavina Ringwood et lord Elswick, annonça le chambellan.

Lavina regarda la minuscule silhouette de la reine tout au bout de la longue allée centrale. C'était une petite femme, mais aux yeux de Lavina elle était monumentale, surplombant le monde, et la menaçant, elle, d'un destin redoutable.

Lentement, Lavina s'avança vers sa souveraine. Et vers le prince.

C'était un homme de stature moyenne. Ses cheveux noirs et sa grosse moustache luisaient comme s'ils étaient enduits d'huile. Mais Lavina remarqua surtout ses lèvres épaisses et ses petits yeux porcins qui exprimaient une autosatisfaction malsaine.

Lord Ringwood se courba devant la reine Victoria, et Lavina fit une révérence.

La reine garda longtemps le silence, le visage empreint d'un froid dédain. Quand elle prit la parole, sa voix était sévère.

- Quel plaisir de vous voir, lord Ringwood, enfin ! Nous étions très déçue que vous n'ayez pas répondu à notre convocation concernant, dois-je vous le rappeler, une affaire d'importance nationale.

La façon dont elle prononça ces derniers mots glaça le sang de Lavina. La reine n'abandonnerait pas sans se battre.

- Pardonnez-moi, Votre Majesté, répondit lord Ringwood, je ne voulais pas manquer à mon devoir, mais j'étais plongé dans la joie des fiançailles de ma fille avec le marquis d'Elswick, et je crains qu'il n'y ait eu un malentendu. La reine tiqua à l'évocation des fiançailles.

- Cela n'a pas d'importance, dit-elle avec raideur. Il est heureusement encore temps de régler ce malentendu.

- Mes respects, Votre Majesté, intervint lord Elswick, faisant fi du protocole qui imposait de ne pas parler à la reine sans y avoir été invité.

Plusieurs personnes autour d'eux parurent choquées d'une telle irrévérence. Mais le marquis savait quel jeu jouait la reine, et il n'avait pas l'intention de la laisser faire. L'ayant forcée à prendre compte de lui, il la regarda droit dans les yeux.

Elle évita son regard.

- Prince Stanislaus, permettez-moi de vous présenter deux membres de ma famille, le comte de Ringwood et sa fille, lady Lavina

Ringwood, dont je vous ai déjà parlé.

Son intention ne prêtait pas à confusion, ni le regard que le prince posait sur Lavina. Ses yeux calculateurs la jaugèrent, puis un sourire inexpressif apparut sur ses lèvres.

Lavina frémit.

Elle s'inclina devant lui.

- Charmante, dit-il avec un fort accent quand elle se redressa. Délicieuse. Vous êtes exactement telle que je l'espérais.

Lavina garda un visage de marbre.

- Votre Altesse me flatte, mais il n'y a aucune raison d'attendre quoi que ce soit de moi.

Il sourit. Un chat contemplant un pot de crème aurait pu avoir ce sourire-là.

- J'ai toutes les raisons du monde, la détrompa-t-il. Et je prendrai le plus grand plaisir à vous les expliquer.

Si seulement son père pouvait venir à son aide ! pensa Lavina, désespérée. Mais la reine l'entretenait, souriante, volubile, comme si elle avait soudain mille choses à lui dire. Sans doute était-ce une ruse pour la laisser seule face au prince.

Mais plusieurs autres personnes attendaient d'être annoncées, et même la reine ne pouvait pas se permettre de différer indéfiniment le cours de la soirée.

Dès qu'il fut libre de ses mouvements, lord Ringwood se tourna vers Stanislaus avec un regard si furieux que Lavina en fut stupéfaite. Elle n'imaginait pas que son tendre père fût capable d'une telle férocité.

Stanislaus ne cilla même pas.

- Lord Ringwood, je dois vous féliciter pour votre charmante fille. À Kadrantz, croyez-moi, nous savons apprécier une belle femme à sa juste valeur.

Le torse de lord Ringwood se bomba de fierté malgré lui. Il ne pouvait pas résister à un compliment sur sa fille adorée.

- Votre Altesse nous fait un trop grand honneur, dit-il en s'inclinant.

Stanislaus ouvrit la bouche pour parler, mais le comte enchaîna rapidement :

- Lady Lavina et moi-même sommes profondément honorés de rencontrer un homme connu du monde entier.

Stanislaus tenta à nouveau de parler. En vain.

- Nous avons entendu louer les gloires de Kadrantz, persista lord Ringwood en élevant légèrement la voix. Et rencontrer Votre Altesse aujourd'hui décuple le bonheur qu'éprouvait déjà ma famille à célébrer les fiançailles de ma fille, Lavina, et de lord Elswick qui, comme vous le voyez, nous accompagne.

Il s'arrêta. Seul le silence lui répondit.

Lavina tourna vers lui un regard rempli d'admiration.

Le sourire de Stanislaus avait disparu, remplacé par une expression venimeuse. Ses yeux semblaient vides. Presque morts.

- Parfait, dit-il d'une voix glaciale. Parfait.

Il tourna abruptement la tête pour accueillir l'invité suivant.

Hélas pour lui ! il s'agissait du marquis !

- Votre Altesse, le salua ce dernier en s'inclinant à peine.

Puis il le fixa droit dans les yeux.

Tout à coup, Lavina éprouva une terrible sensation. Comme si un tremblement de terre faisait chavirer le palais et que tout était plongé dans l'obscurité, la désolation. Prise de vertige, elle chercha l'appui de son père.

Mais lord Elswick fut plus rapide. Il la saisit par la taille et l'entraîna loin du prince.

- Que t'est-il arrivé, ma chérie ? s'inquiéta le comte.

- Je ne sais pas. J'ai senti des choses étranges, comme s'il n'y avait que du malheur autour de moi. Cet homme est le mal incarné. Vous avez pris des risques en le provoquant, papa.

- Ce que votre fille a ressenti, c'est sans doute son envie de vous tuer pour ne pas lui avoir laissé placer un mot, dit lord Elswick. Bien joué, Ringwood.

Lavina trouva lord Elswick pâle et étrangement tendu. Elle essaya de croiser son regard pour en comprendre la cause, mais il l'évita.

Le soulagement de Lavina fut de courte durée. Une fois tous les invités accueillis, le prince vint à sa rencontre.

- Il me tardait de vous escorter à la table du souper, dit-il en prenant sa main. Nous avons beaucoup à nous dire.

Le marquis s'apprêta à lui faire lâcher prise, mais elle le retint d'un bref signe de tête. Elle n'avait pas envie de s'asseoir à côté de Stanislaus, mais en même temps que craignait-elle ? Il ne pourrait rien lui faire de mal en public.

Elle permit donc au prince de l'escorter jusqu'à la longue et somptueuse table du souper. Tous les regards étaient tournés vers eux. Chacun savait ce que la reine voulait et de quelle détermination elle pouvait faire preuve quand elle avait décidé quelque chose.

Toute autre femme que Lavina aurait sans doute été honorée par les attentions du prince. Il se consacrait entièrement à elle, suspendu à ses lèvres comme si sa vie en dépendait. Mais elle devinait trop sa duplicité pour se sentir flattée. Même si cet homme n'avait pas représenté une aussi grande menace pour elle, Lavina n'aurait pas pu l'apprécier.

En outre, elle put constater, à le côtoyer de si près, que ses

pires craintes à son sujet se confirmaient.

Le prince Stanislaus ne se lavait pas.

Il essayait de dissimuler l'odeur de crasse avec de l'eau de Cologne, mais le mélange des deux donnait un résultat encore plus écoeurant. Et, tandis qu'il ne cessait de vanter son pays, Lavina s'efforçait de rester à distance de son haleine.

Elle adorerait Kadratz, serait enchantée par la beauté du palais, serait aimée de son peuple et l'aimerait en retour, lui assura-t-il.

- Et les Russes massés à votre frontière ? s'enquit-elle. Suis-je censée les aimer aussi ?

Il éclata d'un rire stupide.

- Quels Russes ? Où avez-vous entendu de telles sornettes ? Il n'y a pas de Russes à notre frontière.

Malheureusement pour lui il y eut à ce moment-là une accalmie dans les discussions, et toute la tablée l'entendit. Tous les regards allèrent de Stanislaus à la reine, qui fixait son invité d'honneur avec une colère froide.

Lavina profita du silence pour déclarer d'un ton enjoué :

- Je suis ravie de cette heureuse nouvelle. Je saurai désormais que je n'ai aucune raison de m'inquiéter pour vous.

Comprenant qu'il venait de faire un sérieux faux pas, Stanislaus blêmit.

- Le prince Stanislaus a fait une remarque spirituelle l'autre jour... commença la reine.

Elle répéta la "remarque spirituelle", une sombre imbécillité qui tomba sur l'assistance comme une chape de plomb. Néanmoins tout le monde éclata de rire.

Lavina croisa le regard de son père, qui lui fit un clin d'oeil. Puis elle croisa celui du marquis. Il souriait, et hocha la tête comme pour dire : "Bien joué !"

Jusqu'ici tout se passait à merveille, songea Lavina, reprenant courage.

Mais le pire était à venir.

Dès la fin du souper, la reine annonça l'ouverture d'un "bal impromptu". Les valets préparèrent la salle en hâte, roulèrent les tapis et installèrent un piano devant lequel vint s'asseoir un musicien.

- Elle fait parfois de même à Windsor, grommela le comte. Nous sommes tous supposés nous délecter de tant de spontanéité, mais tout le monde déteste cela.

- C'est si artificiel, commenta Lavina.

- Je crains que tu ne t'en sortes pas aussi facilement avec la reine, soupira son père.

- Eh bien, si elle veut des explications, elle en aura ! rétorqua-t-

elle avec fermeté.

Et, quand la reine lui demanda de venir s'asseoir près d'elle, Lavina était bien déterminée à ne pas lâcher prise.

- Vous savez pourquoi je vous ai fait venir, déclara la reine.

- Oui, Votre Majesté. Vous souhaitez me marier au prince Stanislaus, mais j'ai le regret de ne pouvoir vous obéir, puisque je suis déjà fiancée.

- Sornettes ! jeta froidement la reine. Vous ferez votre devoir.

- Quel devoir ? Vous venez vous-même d'entendre le prince Stanislaus : il n'y a pas de menace russe sur son pays.

- Cet homme est un idiot.

- Alors comment pouvez-vous vouloir que je l'épouse ?

- Parce que cela n'entre pas en ligne de compte. Serait-il le roi des idiots, ce que, entre nous, il m'arrive de croire, votre devoir resterait le même.

- J'ai l'intention d'accomplir mon devoir, répliqua Lavina.

Envers lord Elswick, mon futur mari.

Les yeux de la reine lancèrent des éclairs. Elle n'avait pas l'habitude qu'on lui tienne tête.

- Nous devons tous faire des sacrifices. J'ai dû en faire beaucoup dans ma vie.

- Mais vous avez épousé l'homme que vous aimiez, fit remarquer Lavina.

L'expression de la reine se radoucit un instant.

- C'est vrai, murmura-t-elle. J'ai eu plus de chance que vous.

- Non, Votre Majesté. J'ai l'intention d'en avoir autant.

- Vous aimez lord Elswick ? demanda la reine, toute colère dissipée. Dites-moi la vérité.

Lavina hésita, puis elle laissa parler son cœur.

- Oui, Votre Majesté, je l'aime.

- Comme une femme aime un homme au côté de qui elle passera sa vie ?

- Oui, Votre Majesté.

- Avez-vous une idée de l'intimité qu'implique le mariage ?

Lavina rougit.

- Oui, Votre Majesté.

- Et vous souhaitez partager cette intimité avec cet homme ?

- Oui, Votre Majesté.

Lavina se réjouit intérieurement. La reine allait sûrement céder. Mais l'instant d'après ses espoirs furent cruellement déçus.

- Alors je vous plains, car votre devoir vous appelle ailleurs. J'ai promis au prince Stanislaus que vous l'épouseriez, et ma promesse sera tenue.

Lavina mit un certain temps à retrouver l'usage de la parole.

- Vous lui avez fait cette promesse sans me consulter. Vous n'en aviez pas le droit.

- Jeune fille, souvenez-vous à qui vous parlez. Je suis votre souveraine, j'ai tous les droits.

- Même celui de me destiner à un homme qui ne se lave pas ? Auriez-vous souffert cela ?

- Je n'aurais pas du tout apprécié mais, si cela avait été mon devoir, je l'aurais fait sans hésiter.

- Alors Votre Majesté est d'une étoffe plus résistante que la mienne. Je ne le ferai pas.

- Vous ferez ce que je dis !

- Non, Votre Majesté.

La reine la fixa avec colère.

Le marquis vint s'incliner devant elle.

- Pardonnez-moi d'être un fiancé possessif, Votre Majesté, mais je voudrais inviter lady Lavina à danser. Je ne supporte pas d'être trop longtemps séparé d'elle.

- Vous devrez prendre votre mal en patience, déclara froidement la reine. Le prince Stanislaus est mon invité d'honneur et je lui ai promis de danser avec lady Lavina.

- Parfait, dit Lavina en se levant. Cela me donnera l'occasion de lui dire clairement mon point de vue.

Elle s'inclina devant la reine furibonde et, au mépris du protocole, se dirigea vers la piste de danse sans attendre sa permission. Au point où elle en était, que risquait-elle ? La reine était de toute façon très en colère contre elle.

Le prince lui ouvrit les bras, impatient de l'entraîner dans la danse. Elle prit une profonde inspiration, et se lança courageusement. Après avoir défié une reine, remettre un prince à sa place ne serait qu'un jeu d'enfant.

Lavina se laissa guider, raide comme un piquet entre les bras du prince.

- Vous pourriez être un peu plus coopérative, se plaignit-il.
- J'accomplis mon devoir, Votre Altesse.
- Cela vous empêche-t-il de sourire ?
- Je n'ai pas d'autre obligation que mon devoir, l'informa-t-elle

froidement.

Stanislaus fit la grimace mais garda le silence. Il essaya vainement de la serrer plus près de lui. Elle résistait trop pour que ce soit possible.

- Allons, cela ne peut pas durer ainsi, dit-il finalement d'un ton cajoleur. Faites un petit effort. Je suis tout disposé à m'entendre avec vous. Je vous trouve parfaite pour le trône de Kadratz.

Comme elle s'obstinait à ne pas répondre, il insista :

- C'est la volonté de la reine, et vous devez lui obéir, vous savez.
- Tout le monde vous obéit-il dans votre royaume ?
- Certainement, sinon je leur inflige d'horribles tortures.
- Quel charmant pays !
- C'est l'endroit le plus charmant du monde, acquiesça-t-il, trop stupide pour détecter son ironie. Vous l'adorerez.

- Je ne l'adorerai pas, parce que je n'y mettrai pas les pieds. En fait, je souhaite ne plus jamais vous revoir.

- Comme nous allons nous marier, cela me semble difficile, rétorqua-t-il en souriant.

- Je ne vous épouserai pas. Je viens juste d'en informer Sa Majesté.

- Et elle m'a assuré le contraire.
- Mon fiancé a son mot à dire, il me semble, avança-t-elle, encouragée par la présence du marquis qui ne les quittait pas des yeux.

- Oh, qu'il aille au diable ! s'impacienta Stanislaus. Je suis fatigué de ces histoires de fiancé. Il est temps que nous ayons une discussion en privé.

Ils se trouvaient près d'une porte-fenêtre donnant sur la terrasse. Brusquement, il l'entraîna dans cette direction. Lavina essaya de résister mais il était beaucoup plus fort qu'elle. Paniquée, elle chercha le marquis du regard. Elle ne le vit nulle part.

- Écartez-vous de mon chemin ! cria soudain le prince.
- Non.

C'était le marquis, immobile comme un gardien de marbre au

seuil de la terrasse.

- Je vous ordonne de vous écarter.

- Vous méritez d'être assommé sur place et, si vous ne la lâchez pas, je le ferai de mes propres mains, menaça le marquis à voix basse.

Il se pencha vers le prince, et poursuivit, avec une froideur à glacer le sang :

- Vous ne doutez pas que je le ferai, n'est-ce pas ? Alors lâchez-la immédiatement.

Il serait exagéré de dire que Stanislaus libéra Lavina, mais il se figea tellement de stupeur qu'elle put se dégager de sa poigne.

Le marquis la prit affectueusement par la taille.

- Vous êtes toute pâle, ma chérie, dit-il assez fort pour que les convives l'entendent. La chaleur vous incommode sans doute.

Jouant le jeu, elle porta une main à son front et vacilla légèrement. Le marquis la conduisit auprès de la reine.

- Votre Majesté, ma fiancée ne se sent pas bien et, avec votre permission, nous allons nous retirer.

Le visage de la reine était rouge de colère. Elle aurait donné n'importe quoi pour refuser. Mais elle dut s'incliner et acquiesça de la tête.

Le marquis prit Lavina dans ses bras et se dirigea vers la porte, aussitôt suivi par lord Ringwood. La tête posée sur l'épaule de lord Elswick, Lavina faisait de son mieux pour paraître au bord de l'évanouissement.

- Lavina ? dit-il quand ils furent en sécurité dans la voiture.

Elle s'agrippait toujours à lui, les yeux fermés. Elle les ouvrit et vit qu'il la regardait avec une sorte de gravité inquiète.

- Lavina ? répéta-t-il. Vous allez bien ?

- Oui, répondit-elle en s'écartant de lui, soulagée que l'obscurité cache ses joues qu'elle sentait rouges de confusion. Je suis si contente que ce soit fini, ajouta-t-elle en s'asseyant. Je ne pouvais plus le supporter. Merci.

Le marquis haussa simplement les épaules.

- Je vous suis aussi très reconnaissant... commença le comte, mais le marquis l'interrompit presque méchamment.

- Il n'y a vraiment pas de quoi, monsieur.

- Mais...

- Je vous serais reconnaissant de ne rien ajouter.

Une colère froide semblait l'habiter. Durant le reste du trajet, il garda le silence, les yeux rivés sur l'obscurité.

Lavina aurait voulu communiquer avec lui, le supplier de partager avec elle ce qu'il ressentait, mais il s'était à nouveau retiré dans ce lointain univers où personne ne pouvait le suivre.

Plus tard cette nuit-là, allongée sur son lit, elle repensa aux

événements de la soirée. En se remémorant sa conversation avec la reine, ses joues s'enflammèrent. Elle lui avait carrément affirmé qu'elle aimait lord Elswick. Bien sûr, elle avait dit cela par bravade. Mais à présent, si elle voulait être honnête avec elle-même, elle devait admettre que c'était la pure vérité.

Elle avait donné son amour à un homme qui ne l'aimait pas. Il l'avait embrassée, mais plus par colère que par passion. Et il ne lui avait jamais donné une seule raison de croire qu'il lui portait de tendres sentiments. Même l'aide qu'il lui apportait n'était pas motivée par une forme de compassion. Il avait ses raisons et ne voulait pas en parler.

Pourtant elle l'aimait. Et, quand elle pensait à l'intimité du mariage, elle ne l'envisageait qu'avec lui. Quel désastre! Comment pouvait-elle imaginer de telles choses avec un homme qui n'éprouvait rien pour elle ?

À moins que...

Elle se rappela ses lèvres sur les siennes, la puissance rassurante de ses bras autour d'elle, et ce si étrange désir de s'abandonner qu'elle avait éprouvé pour la première fois de sa vie. Pouvait-elle fonder un petit espoir sur l'intensité de ces moments fugaces ?

Incapable de se détendre, elle se leva et alla à la fenêtre. Un magnifique clair de lune nimbait d'une lueur irréelle les lointaines collines.

À la faveur de ce voyage, elle avait découvert des aspects de la personnalité du marquis qu'elle n'aurait peut-être pas connus autrement. Son extrême sensibilité quand il jouait au piano, et ce soir cette sorte de rage meurtrière qui avait tant effrayé le prince et qui l'avait elle aussi effrayée.

Stanislaus avait trouvé son maître. Elle aussi.

Un souvenir lui revint. Quand elle avait fait ses débuts dans le monde et que les jeunes gens papillonnaient autour d'elle, certains par simple jeu, d'autres avec leur coeur au bord des yeux, son père lui avait dit :

- Ne te presse pas trop, ma chérie. Souviens-toi que le mariage c'est pour la vie.

- On ne va pas me proposer le mariage dès la première rencontre, avait-elle répondu avec désinvolture.

- Oh, le temps viendra vite où un homme t'offrira son coeur et te demandera ta main !

- Ce sera merveilleux, avait-elle murmuré, rêveuse.

- Oui. Mais rappelle-toi que cet homme doit éclipser tous les autres dans ton coeur.

Il s'était arrêté un instant avant de reprendre d'un ton plus

grave :

- Quelles que soient les épreuves de ta vie, tu seras entièrement et uniquement sienne, pour toujours. C'est pourquoi il est important de ne pas faire ton choix trop vite.

- Mais je suis heureuse avec vous, papa, avait-elle répondu avec insouciance. Je n'ai pas envie de penser à me marier et à quitter cette maison que j'aime tant.

- Un jour, tu le voudras. Quand l'homme de ta vie apparaîtra, il te fera oublier tout le reste. Je veux juste que tu comprennes que ta vie changera alors à jamais.

Il avait encore observé un silence.

- Tu dois choisir un homme qui t'aime autant que tu l'aimes, avait-il repris. C'est seulement dans cette réciprocité que vous connaîtrez le bonheur que ta mère et moi avons connu.

Lavina n'avait jamais oublié cette dernière phrase. En y repensant aujourd'hui, une terrible conclusion s'imposait. Lord Elswick ne correspondait pas à l'homme qu'avait décrit son père. Il ne l'aimait pas autant qu'elle l'aimait. Il ne l'aimait pas du tout.

Alors pourquoi continuait-elle à l'aimer ? Pourquoi éclipsait-il tous les autres hommes dans son cœur ? Pourquoi ne pensait-elle qu'à lui ? Pourquoi ?

Mais la lune indifférente n'avait aucune réponse à lui apporter.

Le lendemain, lord Elswick ne se montra pas de meilleure humeur. Parfois, quand il la regardait, Lavina croyait voir une sorte de sauvagerie dans ses yeux. Mais il la suivit comme son ombre, refusant même une occasion d'aller pêcher pour lézarder dans le jardin d'hiver pendant que les dames cousaient.

Il lui ordonna aussi de ne pas quitter la maison. Selon lui, le prince Stanislaus se montrerait dans la journée. Il résuma pour lady McEwuan la soirée de la veille, insistant particulièrement sur les ardeurs déplacées du prince. Leur hôtesse convint aisément qu'il fallait protéger Lavina.

Comme l'avait prédit le marquis, le prince Stanislaus se présenta dans l'après-midi. Lavina le vit arriver par la fenêtre et courut se réfugier dans la bibliothèque. Lady McEwuan avait pour mission de prétendre qu'elle se reposait.

La maîtresse de maison joua son rôle à la perfection. Son plaisir de rencontrer un prince fut rapidement gâché par les manières de ce dernier et l'insoutenable odeur qui émanait de lui. Mais elle dut le supporter plus d'une heure avant qu'il ne comprenne enfin qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il voulait et s'en aille.

Par la fenêtre, Lavina le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait. Puis elle enfouit son visage dans ses mains. Combien de temps encore cet homme abominable la poursuivrait-il ?

- Tout va bien maintenant, dit doucement le marquis. Il est parti.

- Sera-t-il jamais parti ? demanda-t-elle d'une voix étouffée. Serai-je jamais à l'abri de lui ?

Maintenant, s'il l'aimait, il lui promettrait de l'épouser pour la protéger définitivement de ce monstre... Mais le silence s'étira.

- Nous devons juste être plus patients que lui, dit-il finalement. Nous prolongerons ces fiançailles jusqu'à ce qu'il abandonne.

Elle le savait bien. Il ne voulait pas d'elle. Désespérée, elle garda son visage caché dans ses mains.

Mais elle sentit lord Elswick approcher. Il s'empara de ses mains et, sans la lâcher du regard, en porta une à ses lèvres. Une intense chaleur envahit Lavina. Comment le seul contact de ses lèvres sur sa main pouvait-il lui procurer de telles sensations ? Et lui faire aussi peur ?

- Non, dit-elle en se dérobant à lui, vous ne devez pas.

- Pourquoi ?

- Parce que... ce n'est pas bien.

- Vous trouvez cela désagréable ?

- Vous savez bien que non.

- Alors pourquoi n'est-ce pas bien ? Nous sommes fiancés. Si un homme a le droit de vous embrasser, c'est moi.

- Mais nous ne sommes pas réellement fiancés.

Il ne répondit pas. Elle leva les yeux. Il la regardait avec une gravité inhabituelle.

- Je me demande comment tout cela se terminera, murmura-t-il.

Quelque chose dans le son de sa voix fit battre le coeur de Lavina plus vite.

- Cela finira quand cet homme abandonnera, réussit-elle à dire malgré son intense émotion. Je vous remercierai pour votre immense gentillesse, et nous nous quitterons bons amis.

- Amis ? C'est ce que nous serons ?

- Nous ne serons certainement jamais ennemis, répondit-elle. Pour ma part, en tout cas, je ne pourrai jamais être votre ennemie.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, et vous le savez.

Oui, elle le savait. Comment pourrait-elle n'éprouver que de l'amitié pour un homme qui faisait vibrer à la fois son corps et son âme ?

- Non, je ne vois pas ce que vous voulez dire, mentit-elle en se détournant.

Il l'obligea à lui faire face. Ses yeux brillaient comme sous l'emprise d'une forte fièvre.

- Lavina...
- Oui... souffla-t-elle.

Il allait lui déclarer son désir, peut-être son amour, elle en était sûre. Et alors tout irait merveilleusement bien entre eux. Elle pourrait sans honte accepter l'intensité de ses propres sentiments.

Mais un silence pesant s'installa.

Elle savait ce qui le tourmentait.

Il ne pouvait plus faire confiance à une femme, même s'il l'aimait de tout son coeur. Et que valait un amour basé sur le soupçon ?

Il la lâcha et recula.

- Vous avez raison, dit-il durement. Je ne voulais rien dire. Absolument rien.

Il s'inclina pour la saluer.

- Je vous demande pardon de vous avoir importunée.

Le lendemain, la rumeur courait que la reine quittait Balmoral.

- Elle n'est là que depuis une semaine, dit sir Ian à lord Ringwood. D'habitude elle reste au moins un mois.

- C'est peut-être une fausse alerte, envisagea le comte qui ne voulait pas se réjouir trop tôt.

- Non, on a vu son carrosse à la gare. Elle était accompagnée d'un homme brun à moustache.

- Le prince ! s'exclama Lavina. Il est parti. Oh, papa, je suis sauvée !

- Pour l'instant, intervint le marquis. Je ne pense pas que la reine abandonnera aussi facilement.

Ce soir-là, une réception avait lieu chez lord McVein. Toute la famille porterait la tenue écossaise traditionnelle, les hommes en kilt, les femmes en robe de soie blanche avec une écharpe écossaise à l'épaule, retenue à la taille par une broche en diamant.

- Lord Elswick t'offre ce présent, ma chérie, dit le père de Lavina en ouvrant un écrin contenant une broche en diamant.

- Il n'avait nul besoin de se donner cette peine. Lady McEwuan m'en a prêté une.

- Mais elle comprendra si...

- Je ne tiens pas à être impolie envers notre hôtesse, décréta-t-elle d'un air têtu.

Son père comprit qu'il serait inutile d'insister.

Quand ils se retrouvèrent tous en bas, Lavina s'attendit à une remarque désobligeante du marquis mais, après l'avoir regardée, il déclara simplement :

- Mes compliments, mademoiselle, vous êtes superbe.

Lavina aurait voulu lui expliquer qu'il l'avait profondément

blessée en n'allant pas jusqu'au bout de sa déclaration. Refuser son cadeau était une manière de le lui dire.

Mais, comme toute explication entre eux semblait impossible, elle garda ses sentiments pour elle et effectua le court trajet les séparant du domaine des McVein dans un silence maussade.

Il lui fut impossible de demeurer bien longtemps ainsi. Une véritable ambiance de fête régnait chez les McVein. Le château était tout illuminé, les salles décorées de guirlandes de feuillages et de baies. Il devait y avoir au moins une centaine d'invités, mais la famille McEwuan était à l'honneur, et plus particulièrement Lavina.

Depuis que lord McVein l'avait invitée à faire une promenade à cheval, et que le marquis leur avait si efficacement interdit toute intimité, il ne l'avait plus courtisée, même s'il était habituellement présent aux dîners auxquels ils assistaient.

Ce soir-là, il vint l'accueillir, mains tendues, un grand sourire aux lèvres.

- Aucune femme n'égale votre beauté.

- Chut ! dit-elle en lui adressant un sourire espiègle. N'oubliez pas votre devoir envers les autres dames.

Il lui répondit d'un clin d'oeil.

La table du dîner, éclairée aux bougies, était un chef-d'oeuvre d'arrangements floraux et de porcelaine de Chine. Lord McVein installa Lavina à côté de lui.

Pendant qu'ils mangeaient, un joueur de cornemuse faisait le tour de la table pour les distraire. Mais Lavina écoutait surtout l'agréable conversation de lord McVein, émaillée de blagues qui la faisaient rire aux éclats. Elle se sentait tellement bien en sa compagnie qu'elle en oubliait presque de manger. Pourtant la nourriture était un délice, ainsi que le vin. Il y avait longtemps que Lavina n'avait pas autant apprécié une soirée.

Si bien que, lorsque les dames quittèrent la salle à manger, elle espéra que les messieurs ne s'attarderaient pas trop longtemps. En fait, ils les rejoignirent à peine quelques minutes plus tard pour les escorter à la salle de bal.

Lavina fut la reine du bal. Tous les hommes voulaient danser avec elle et la couvraient de compliments. Elle passa d'un partenaire à l'autre, enivrée par tant de louanges, puis se retrouva finalement entre les bras du marquis pour une valse.

- Êtes-vous sûre de pouvoir m'accorder une danse ? demanda-t-il ironiquement.

Elle l'avait évité, en effet. Mais seulement pour ne pas sentir le contact trop troublant de ses mains sur elle.

- Vous n'étiez pas à court de partenaires, rétorqua-t-elle. Ne comptez pas sur moi pour vous plaindre.

- Loin de moi cette idée mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'entends que vous vous comportiez décemment.

- Je ne pense pas vous avoir offensé, dit-elle avec désinvolture. C'est un bal, monsieur, et même une femme sur le point de se marier a le droit de flirter dans un bal.

- Pas si c'est moi qu'elle épouse.

- Mais je ne suis pas votre fiancée, murmura-t-elle pour que personne d'autre ne l'entende.

Le visage du marquis s'assombrit.

- Non, c'est vrai, admit-il d'un ton mordant. Voulez-vous que je l'annonce publiquement ?

- Non.

- En êtes-vous certaine ? Lord McVein serait trop heureux que je lui cède la place.

Lavina n'en revenait pas. Son obsession de la trahison féminine dépassait toute mesure raisonnable. Ne voyait-il pas qu'elle se laissait courtiser par d'autres parce qu'il lui avait fait trop de mal en la négligeant ?

- Lord McVein ne m'intéresse pas, martela-t-elle, sentant la colère monter en elle.

- Vous m'étonnez, mademoiselle. Vous l'avez suivi toute la soirée.

- Comment osez-vous !

- C'est la pure vérité. Et, si vous me ridiculisez encore, je quitterai cette maison et vous laisserai vous débrouiller toute seule.

- Vous vous comportez abominablement.

- Promettez-vous de respecter mes volontés ?

- Vous n'êtes qu'un tyran...

- Vous promettez ou je m'en vais ?

Lavina se dégagea de lui.

- Je vous épargnerai cette peine, dit-elle en s'éloignant.

Elle passa le reste de la soirée près de son père, prête à repousser le marquis s'il l'approchait.

Mais elle ne le revit pas et, quand ils furent sur le point de partir, lady McEwuan les informa que lord Elswick s'était excusé et était rentré tôt.

Quand Lavina se leva le lendemain matin, lord Elswick était déjà sorti. Elle fut d'une humeur morose toute la matinée jusqu'à ce qu'un domestique lui apporte une lettre.

Elle s'empressa de l'ouvrir.

Pardonnez-moi, et rejoignez-moi vite. J'ai tant de choses à vous dire. Je suis dans la petite maison au bord de la rivière qui traverse la forêt. Je vous y attends. Faites vite, ma bien-aimée.

- Ivan, murmura-t-elle.

Il lui demandait son pardon, et utilisait son prénom en signe d'intimité. Il l'appelait sa bien-aimée, et avait choisi un lieu isolé où personne ne pourrait les déranger, parce qu'il avait envie d'être seul avec elle.

Le coeur de Lavina se gonfla de joie.

Elle se dépêcha d'aller revêtir une tenue d'équitation, puis fila aux écuries. Quelques minutes plus tard, elle partait, seule. Ivan ne s'attendait pas qu'elle soit accompagnée d'un valet, cette fois.

Elle atteignit le bois en une demi-heure et s'y enfonça. La rivière et la maisonnette apparurent bientôt. Un cheval était attaché à un arbre. Après avoir attaché le sien à côté, Lavina se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

- Je suis là, annonça-t-elle.

La porte claqua derrière elle. Elle se retourna, souriante.

Mais son sourire s'évanouit aussitôt, remplacé par une expression de dégoût. Devant elle, la regardant de ses petits yeux avides, se tenait le prince Stanislaus.

- Vous ! s'écria-t-elle. Que faites-vous ici ?

- J'ai loué cette maison. J'ai pensé que ce serait un endroit idéal pour notre rencontre. Merci d'être venue à mon appel.

- Votre appel ? Mais...

Comprenant l'horrible vérité, elle s'interrompit.

- Je vous ai écrit. Comment aurais-je pu vous faire venir ici autrement ?

- Mais... la lettre débute par "Pardonnez-moi". Vous ne pouviez pas savoir que nous nous étions querellés.

Stanislaus lui adressa un sourire à lui glacer le sang.

- Je ne le savais pas, ma chère. Mais, si j'ai appris une chose sur les femmes durant ces nombreuses et délicieuses années que j'ai passées à les poursuivre, c'est qu'elles pensent toujours que leur soupirant est en faute. Fût-il un saint que cela ne changerait rien. Une femme a toujours un reproche en tête. Alors un homme avisé commence par demander pardon avant tout. Il peut ensuite compter sur la femme pour fournir les détails. Et j'avais raison, vous voyez. Vous êtes là.

- Et je m'en vais immédiatement.

- J'ai bien peur que non. Votre présence m'est nécessaire.

Serrant sa cravache, Lavina fit un pas en avant.

- Écartez-vous de mon chemin, ordonna-t-elle.

Stanislaus se contenta de rire.

- Splendide ! Quelle princesse magnifique vous ferez !

- Je ne serai jamais votre princesse !

- Vous n'avez pas le choix. Il me faut une épouse anglaise de sang royal.

- Je ne suis pas de sang royal.

- La reine prétend le contraire. Quand nous serons mariés, je ferai partie de sa famille et beaucoup de bénéfices en découleront. Je n'ai pas seulement besoin de protection contre les Russes, vous comprenez. J'ai besoin d'argent. Il coulera à flots après notre alliance.

- Pour votre peuple.

- Ce qui est bon pour mon peuple est avant tout bon pour moi. Naturellement je maintiendrai une cour splendide. Vous vivrez dans le luxe. Cela vous plaira, vous verrez.

- Vous délirez. Même si je vous épousais, ce que je ne ferai pas, comment pourrais-je profiter de l'argent volé à votre peuple ? Cette idée me répugne.

- Vraiment ? Je la trouve plutôt astucieuse. Vos scrupules ne dureront pas. Quand je vous couvrirai de diamants, vous ne vous

soucierez plus de leur provenance.

Lavina frémit. Tout en cet homme, son regard libidineux, sa voix douceuse, commençait à la rendre malade.

- Écartez-vous, répéta-t-elle. Je veux partir.

- Vous resterez.

- Dans quel but ? Avez-vous l'intention de faire venir un prêtre pour m'épouser de force ? Parce que si vous...

- Grands dieux non ! s'exclama-t-il, sincèrement choqué. Pour m'être d'une quelconque utilité, notre mariage doit avoir lieu en grande pompe. Il me faut une grande cérémonie à l'abbaye de Westminster, en présence de la reine et de l'ambassadeur de Russie.

- Et comment comptez-vous m'y contraindre ?

- En vous gardant ici seule avec moi, le temps que vous soyez suffisamment compromise pour qu'aucun homme ne veuille de vous.

- Vous voulez me compromettre, railla-t-elle. Ce n'est pas tout à fait ce que l'on attend d'une princesse.

Il haussa les épaules.

- Ne soyez pas stupide ! Peu m'importe que vous soyez compromise, tant que vous êtes synonyme d'argent.

Lavina frissonna en songeant qu'il avait raison. Personne ne savait où elle se trouvait. Il pouvait la séquestrer ici plusieurs jours sans être découvert. Et qui voudrait d'elle ensuite ?

- Sa Majesté ne vous permettra jamais de faire cela, dit-elle, en désespoir de cause.

- Comment cela ? demanda-t-il, perplexe.

- Quand elle apprendra que vous m'avez kidnappée, j'implorerai son aide.

Stanislaus éclata de rire.

- Implorer son aide ? Après la façon dont vous lui avez parlé ?

Il avait encore une fois raison. Elle avait défié la reine, et maintenant elle se retrouvait seule avec ce monstre.

Prise de panique, elle se retourna et courut jusqu'à la porte du fond. Mais elle la trouva fermée. Quand elle se retourna de nouveau, le prince s'avancait vers elle, sans hâte, car il savait qu'elle était piégée.

- Laissez-moi partir, dit-elle, haletante. Je ne vous épouserai pas.

- Ne soyez pas ridicule, répondit-il, son visage devenant soudain d'une froideur inquiétante. Vous serez ma femme parce que je le veux. Oubliez Elswick. Il ne vous regardera même plus quand vous aurez passé quelques jours en ma compagnie.

- Je ne passerai pas une minute de plus en votre compagnie. Je vais partir immédiatement.

- Comment, je me le demande ?

- Je ne crois pas que vous essayerez de me retenir contre mon gré.

- Ma chère amie, je ne me suis pas donné tout ce mal pour vous laisser filer. J'ai besoin de vous, je vous veux, et j'obtiens toujours ce que je veux.

- Vous ne m'aurez pas.

Lavina essayait de paraître ferme, mais son coeur battait à tout rompre.

- Vous vous imaginez que quelqu'un vous aidera ?

- Mon fiancé, affirma-t-elle. Lord Elswick, l'homme que je vais épouser.

Son rire explosa comme un coup de tonnerre.

- Vous seriez-vous prise à votre propre jeu ? Il n'a pas du tout l'intention de vous épouser. Vos fiançailles n'ont jamais existé. Ce n'était qu'une ruse à mon intention.

- Ce n'est pas vrai.

- La reine me l'a affirmé. Elle ne s'attendait pas que vous jouiez la comédie avec autant de conviction. Elle pensait que vous finiriez par lui obéir. Mais, face à votre entêtement, il faut des méthodes radicales.

- Je ne peux pas croire que la reine soutienne cette infamie.

- Je ne lui ai pas exactement dit ce que j'avais l'intention de faire, mais elle soutient l'idée de notre mariage.

- Je ne vous épouserai pas ! hurla-t-elle.

- Dans quelques jours vous aurez changé d'avis, quand Elswick vous aura abandonnée. Bien sûr il veut se venger de moi, mais pas au prix de son honneur.

- Que... de quelle vengeance parlez-vous ?

- Vous ne saviez pas ? J'aurai donc le plaisir de vous mettre au courant. C'est avec moi que sa fiancée s'est enfuie, le ridiculisant aux yeux de tous.

Lavina le regarda avec stupeur.

- Je ne vous crois pas, souffla-t-elle.

Mais elle le croyait. Cela expliquait beaucoup de choses, notamment le comportement du marquis lors de leur première rencontre. Il n'avait accepté de l'aider qu'après que son père eut mentionné Kadrantz. À partir de ce moment-là, il n'avait pas ménagé sa peine pour que leur stratagème fonctionne. Et tout ce déploiement d'énergie n'avait qu'un but : se venger de l'homme qui avait brisé sa vie.

Elle ferma les yeux sous le coup de la douleur.

- Je ne vous crois pas, répéta-t-elle pour l'inciter à parler.

Si difficile que cela fût, elle devait tout entendre.

- Qu'y a-t-il d'aussi incroyable ? demanda-t-il en haussant les

épaules. Je ne réside pas constamment à Kadratz. C'est un endroit sinistre, comme vous le découvrirez bientôt. Je voyage énormément, et à cette époque-là j'étais en Angleterre. J'ai rencontré Anjelica. Une fille assez jolie pour tourner la tête à n'importe quel homme. Elle avait déjà jeté son dévolu sur le jeune Elswick. Il était absolument fou d'elle. Il l'aimait comme on n'aime qu'une fois dans une vie, enfin, paraît-il. Personnellement, je n'ai jamais perdu mon temps à ce genre de fadaises. Mais ceux qui sont passés par là disent qu'ensuite on se protège de ce genre d'amour.

- Oh oui ! murmura Lavina.

- Pour ma part, je trouve qu'il est absurde d'en arriver là pour une femme, poursuit le prince avec une ineffable suffisance. Elles se valent toutes. Toujours est-il qu'Elswick aurait donné sa vie pour Anjelica.

Lavina détourna les yeux, refusant de lui laisser voir combien ses paroles la torturaient. Elles suscitaient des images insupportables, des images de l'homme qu'elle aimait tel qu'il avait pu être, jeune, généreux, prêt à donner son cœur; pas méfiant et aigri comme il l'était maintenant, mais aimant, passionné et animé d'espoir.

- Anjelica savait qu'il l'aimait à en perdre la tête, poursuit Stanislaus. Elle pensait avoir gagné. C'était sans compter avec la famille du marquis qui coupa les ponts. Bien sûr ils ne pouvaient pas le priver de son titre, et avec un peu de patience elle serait devenue marquise et aurait finalement eu la fortune. Mais Anjelica ignorait le sens du mot "patience". Elle voulait tout, tout de suite, et j'étais capable de lui offrir cela. Pas le mariage, évidemment, mais l'argent, les bijoux, un train de vie luxueux. Elle m'a fait attendre jusqu'au jour du mariage, sûre que la famille du marquis céderait au dernier moment, et se montrerait à la cérémonie. Elle s'est même rendue à l'église, en robe de mariée. Je l'ai accompagnée. Quand elle s'est rendu compte que le vieux marquis n'était pas là, nous nous sommes enfuis.

Il rit, d'un étrange rire presque silencieux.

- Au dernier moment j'ai tourné la tête et j'ai vu le fiancé, figé au seuil de l'église. Je crois qu'il n'a d'abord pas compris. Et puis il a couru après nous en criant son nom. Mais mon cheval nous attendait. Nous sommes partis au galop, et lui a continué à courir en criant. On m'a ensuite dit qu'une fièvre l'a terrassé pendant des semaines et qu'il a bien failli perdre la raison.

- Ô mon Dieu ! souffla Lavina.

- C'était un article de premier choix, je vous le garantis. Tout le monde m'enviait d'avoir une telle femme à mon bras. À Kadratz, nous comprenons mieux ce genre de relation qu'en Angleterre. Nous sommes beaucoup moins prudes.

- Et vous vous imaginez que je vous épouserai, alors que cette

femme est votre maîtresse ?

- Je ne l'ai plus vue depuis des années, grâce à Dieu. Elle m'a très vite lassé. Sa conversation était extrêmement limitée. En plus, une autre comète a traversé mon horizon, bien plus belle et tout autant cupide.

- Je comprends que vous ayez autant besoin d'argent, avec tous ces bijoux à acheter, commenta Lavina d'un ton mordant.

- Je vous en prie, créditez-moi d'un peu plus de sens de l'économie ! J'ai naturellement récupéré les bijoux offerts à Anjelica pour les donner à sa remplaçante. Même s'ils ne lui allaient pas très bien. C'était une brune, et les perles n'avaient aucun éclat sur elle. Enfin, on ne peut pas tout avoir.

Lavina le fixait avec une incrédulité chargée de dégoût.

- Vous l'avez renvoyée sans un sou ?

- Pas exactement sans un sou. Je lui ai donné une certaine somme. C'était la seule façon de la calmer et de me débarrasser d'elle. L'argent n'a sûrement pas duré longtemps. Cette femme était la reine des dépensières ! Elswick n'aurait jamais pu l'entretenir.

Lavina n'avait donc pas imaginé le courant de haine qu'elle avait perçu entre lord Elswick et le prince lors de leur rencontre à Baltimore. Brusquement, elle se souvint d'une parole du marquis qui prenait dès lors tout son sens.

- Mais il vous a poursuivi, dit-elle. Il vous a retrouvé et vous a donné une correction, exactement comme il menaçait de le refaire à Balmoral. N'est-ce pas ? ajoutât-elle d'une voix presque triomphante.

Une expression de douleur envahit le visage de Stanislaus.

- Ce fut une bagarre indigne. Hélas ! cela s'est passé à Heidelberg et non pas à Kadrantz, sinon je l'aurais jeté en prison. Là-bas, j'ai dû m'en remettre aux autorités. L'un des hommes de loi était un ancien compagnon de beuverie de son père, et l'a fait sortir du pays. Cela m'a beaucoup contrarié.

Lavina se força à éclater de rire.

- J'aurais aimé le voir vous corriger. Ce devait être un beau spectacle.

- Ce n'est pas très avisé de me parler ainsi, vous savez.

- Je parlerai comme je veux. Et je ne vous épouserai jamais.

- Vous n'espérez tout de même pas épouser Elswick ? Vous aurait-il poussée à croire qu'il le souhaitait ? Il en est bien capable, juste pour s'assurer de votre docilité.

Lavina ne laissa pas transparaître le mal qu'il lui faisait.

Était-ce tout ce que les baisers de lord Elswick avaient signifié, une façon de s'assurer qu'elle joue correctement son rôle ?

- Je suis certain que vous commencez à comprendre la réalité de la situation. Vous avez été utilisée comme instrument de

vengeance. Quand il comprendra qu'il a perdu, vous ne lui serez plus d'aucune utilité.

Il s'approcha, un sourire concupiscent aux lèvres.

- Alors pourquoi ne pas essayer d'être un peu accommodante ?

Il tendit la main pour la toucher. Elle brandit sa cravache, mais il lui saisit le poignet.

Ils luttèrent un moment. Elle résistait du mieux qu'elle pouvait, mais il était trop fort. D'un instant à l'autre il la maîtriserait.

C'est alors qu'un bruit inattendu se fit entendre.

Le dé clic d'un pistolet qu'on armait.

- Vous avez une seconde pour la lâcher, dit une voix glaciale.

Lavina faillit pousser un cri de joie. C'était lord Elswick. Il visait le prince à la tempe.

- Vous êtes en train de commettre une grave erreur, commença le prince.

- Une seconde.

Le prince la lâcha. Tandis que Lavina s'empressait de s'éloigner de lui, le marquis tourna brièvement la tête vers elle.

- Attention ! le prévint-elle.

Mais c'était déjà trop tard. Avec une rapidité surprenante, le prince avait sorti un couteau. D'un geste encore plus vif, le marquis fit pivoter son arme de façon à la tenir par le canon et l'abattit sur le crâne du prince. Ce dernier s'effondra au sol, gémissant, le visage dégoulinant de sang.

- Il s'en sortira, assura le marquis en prenant Lavina par la main. Partons.

Dehors, une pluie battante les accueillit.

- En selle, dit le marquis en l'aidant à monter sur son cheval. Et chevauchez aussi vite que vous pouvez.

Au début les arbres les protégèrent de la pluie, mais peu à peu la forêt laissa place à la campagne découverte où l'orage les frappa de plein fouet. La pluie effrayait les chevaux et rendait la visibilité presque nulle.

- Nous devons trouver un abri en attendant une accalmie, dit le marquis. Je crois que j'ai croisé une auberge à un kilomètre d'ici. Ils atteignirent l'auberge, trempés et fatigués.

- Mademoiselle a besoin d'un salon privé, déclara le marquis à l'aubergiste.

Ce dernier la conduisit dans un petit salon à l'arrière de la maison, et ordonna à une femme de chambre d'apporter des serviettes.

Quand Lavina eut terminé de se sécher les cheveux, elle s'aperçut que le marquis l'avait rejointe. Il enleva sa veste et se sécha du mieux qu'il put. Avec sa chemise mouillée qui lui collait à la peau et ses cheveux en bataille, on aurait presque pu croire qu'il était

encore en train de se battre.

Lavina se rappela ce que Stanislaus avait dit. Pour le marquis, cette bataille durait depuis longtemps déjà, et elle n'était pas encore achevée.

- Lavina...

Il vint la prendre dans ses bras. Pendant un bref instant, elle se sentit aux anges, mais seulement un bref instant. Ses caresses lui laissaient à présent un goût amer.

Au lieu de s'abandonner contre lui, elle se raidit et demanda :

- Comment m'avez-vous trouvée ?

- Vous aviez laissé tomber la lettre dans votre chambre. Grâce au Ciel, elle disait où vous étiez.

Elle avait envie de hurler en pensant qu'elle avait pu croire que cette lettre était de lui. Brusquement, malgré le fait qu'il l'ait sauvée, elle ne put plus supporter d'être avec lui.

Elle le repoussa et se détourna.

- Ma chérie...

Il tenta de se rapprocher.

- Ne m'appellez pas comme cela, s'insurgea-t-elle en se mettant hors de sa portée. Et ne m'approchez pas.

- Mais qu'y a-t-il ? Êtes-vous en colère contre moi ? Je suis venu...

- ... pour mener votre vengeance à son terme. Vous auriez dû me dire.

Le visage du marquis se durcit.

- Stanislaus a donc parlé. J'ose espérer que le récit fut palpitant.

- J'aurais préféré l'entendre de votre bouche.

- Comment aurais-je pu ? Vous m'avez demandé mon aide, et je vous l'ai donnée. Je ne pouvais pas vous parler de mes raisons. C'était trop douloureux. Et pourquoi aurais-je pensé que cela vous intéresserait ? Tant que je remplissais ma part du contrat...

Elle prit une profonde inspiration.

- Oui, bien sûr, dit-elle d'un ton plus calme. Vous avez raison. Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi, et maintenant que c'est fini je...

- C'est fini ?

- Le prince ne va pas rester à présent. Il est vaincu. Vous avez ce que vous vouliez.

- Pas tout à fait, murmura-t-il.

Lavina ne l'entendit pas. Elle arpentait la pièce, essayant de paraître froide et détachée.

- Vous m'avez utilisée, l'accusa-t-elle.

- Au début, oui, mais c'était avant que nous nous connaissions.

N'avez-vous pas senti ce qui s'est passé entre nous ? Dois-je vraiment dire que je suis tombé amoureux de vous, profondément, follement amoureux de vous ?

Ces mots qu'elle avait rêvé d'entendre ne semblaient plus avoir aucune signification. Dans le désarroi où elle se trouvait, plus rien ne pouvait l'atteindre, comme si elle avait basculé dans un autre univers, celui que lui avait montré Stanislaus, un univers de mensonge et de souffrance.

Dans cet univers-là, même une déclaration d'amour de l'homme qu'elle adorait sonnait comme l'annonce d'un malheur.

- Lavina, oublions le passé et repartons de zéro, l'implora-t-il. Dites-moi que vous m'aimez.

- Non, laissez-moi tranquille, lâcha-t-elle durement. Rien ne sera jamais possible entre nous.

Une étrange tristesse traversa le visage de lord Elswick.

- Êtes-vous en train de dire que vous ne m'aimez pas ? Que je me suis bercé d'illusions ?

- Oui, et moi aussi. Le monde n'est qu'illusions et mensonges.

Elle se rendait à peine compte de ce qu'elle disait ou faisait. Elle ouvrit la porte au fond de la pièce. Un passage se présenta à elle, et elle s'y engouffra comme si elle avait le diable aux trousses.

Elle ne savait pas où elle allait. Lui échapper, c'était tout ce qu'elle voulait. Sa voix qui criait son nom la poursuivait. Elle courut encore plus vite et se retrouva dehors.

Soudain un bruit terrible retentit, comme une explosion. Au même moment, un éclat de lumière jaillit.

Elle s'arrêta, interdite, le regard rivé devant elle. Et alors, comme une monstrueuse vision, elle reconnut le prince Stanislaus à cheval, un pistolet encore fumant en main. Elle eut le temps de voir son sourire diabolique avant qu'il ne fasse pivoter son cheval et s'éloigne au galop.

Derrière elle, des cris et des bruits de pas précipités s'élevèrent. Avec l'impression de vivre un cauchemar, Lavina se retourna et vit l'aubergiste se précipiter vers le marquis à l'instant où il s'effondrait, une vilaine tache rouge en pleine poitrine.

Lavina se précipita vers lui et tomba à genoux, lui criant son amour, le suppliant de ne pas la quitter.

Puis des hommes arrivèrent en courant, soulevèrent le blessé et l'emportèrent à l'intérieur.

L'aubergiste envoya chercher le médecin et fit expédier un message chez les McEwuan.

- Ce n'est pas aussi grave qu'on pourrait le croire, dit le médecin, une fois qu'il eut réussi à extraire la balle et à arrêter l'hémorragie. La balle n'a touché aucun organe vital. Il devrait s'en sortir.

Lord Ringwood arriva au moment où il prononçait ces mots, et n'eut que le temps de retenir sa fille, prise d'un étourdissement.

- Courage, ma chérie. Tout ira bien.

- Je l'aime, papa.

- Je le sais, ma chérie. Je l'ai toujours su, ajouta-t-il en lui tapotant la main.

Avec l'accord du médecin, on décida de transporter lord Elswick chez les McEwuan. Lavina s'assit à côté de lui dans la voiture et lui tint la main durant le court trajet. Mais il garda les yeux fermés, une expression de douleur sur son visage exsangue. Elle n'aurait su dire s'il était conscient de sa présence.

Le temps que les valets aident lord Elswick à s'installer dans sa chambre, Lavina resta avec son père et lui raconta tout ce qui s'était passé. Et c'est atterré et pensif qu'elle le laissa lorsqu'il lui fut possible de se rendre auprès du marquis.

Il était endormi, terrassé par la fièvre et le sédatif que le médecin lui avait administré. Lavina s'assit près de lui. Elle l'entendit marmonner des propos incompréhensibles.

- Une toupie, répétait-il inlassablement. Jolie toupie...

Toute la nuit il répéta ces mots. Parfois il ouvrait les yeux, regardait Lavina, mais c'était comme s'il ne la voyait pas. Puis ses yeux se refermaient. Au point du jour, il sombra dans un sommeil agité.

Lavina aurait tellement voulu communiquer avec lui. Il semblait si loin, comme un homme vivant dans un autre monde.

Soudain une idée lui vint. Elle descendit voir lady McEwuan.

- J'ai une faveur à vous demander, lui dit-elle.

- Tout ce que vous voudrez, ma chère enfant.

- Y a-t-il un piano dans la maison ?

- Un piano ! s'étonna lady McEwuan. Il y en a un dans la nursery, celui que les enfants utilisaient. Je l'ai régulièrement fait accorder.

- Oh, ce sera parfait ! Puis-je le faire déplacer ?

- Bien sûr. Dites au majordome où vous souhaitez l'installer, et il enverra quelqu'un.

Sur les instructions de Lavina, deux hommes transportèrent le piano de la nursery dans le couloir qui longeait la chambre du marquis.

Lavina entra à pas de loup. Ses yeux étaient à demi fermés. Impossible de dire s'il dormait. Elle ressortit, laissant la porte ouverte, et s'installa au piano.

Elle commença à jouer l'air que tous deux connaissaient et qui les avait réunis une nuit, sur le yacht. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle retourna discrètement dans la chambre. Il était totalement immobile, les yeux fermés, le souffle régulier. Dormait-il ? Écoutait-il ? Elle n'en avait aucune idée.

Elle retourna au piano et joua cette fois un de ses airs préférés. Puis elle interpréta de nouveau le morceau si cher au coeur de l'homme qu'elle aimait. Un long moment passa avant qu'elle ne retourne dans la chambre et s'approche doucement du lit. Lord Elswick ouvrit les yeux.

- Merci, ma chérie, dit-il d'une voix paisible.

Il lui tendit la main. Lentement, elle y glissa la sienne.

- Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle. Souffrez-vous encore ?

Ses doigts se refermèrent sur les siens.

- Ce que vous venez de me dire à travers la musique a soulagé ma douleur.

- Que... vous ai-je dit ?

- Que vous étiez désolée pour moi, et que je comptais pour vous.

Il parlait à voix très basse, butant presque sur chaque mot

- J'ai eu si peur pour vous, murmura Lavina.

- Je serai bientôt rétabli, promit-il. Je vous veux près de moi. Je veux que vous m'aidiez. S'il vous plaît, jouez encore. Ensuite je me sentirai assez fort pour vous dire ce que je veux vous dire.

- Parlez-moi tout de suite, lui demanda-t-elle, pleine d'espoir. Mais il avait déjà fermé les yeux.

Elle retira sa main de la sienne, et retourna jouer les airs qui exprimaient ses sentiments beaucoup mieux que n'importe quels mots. Maintenant elle savait que sa musique parlait à l'homme qu'elle aimait, et que ce qu'elle lui disait était vital pour leur avenir.

Elle lui parlait de son amour pour lui, un amour plus fort que tout, qui durerait bien au-delà de leur vie.

Quand elle retourna dans la chambre, il avait encore les yeux fermés. Elle s'agenouilla près de lui, posa son front sur ses mains

croisées et pria. Lorsqu'elle releva la tête, elle s'aperçut qu'il la regardait.

Il lui tendit à nouveau la main, puis demanda :

- Vous priez pour moi ?
- De tout mon coeur.
- Mon bien-être vous importe-t-il ?
- Plus que tout, répondit-elle avec ferveur.
- Je croyais que vous me détestiez.
- Non, je ne pourrai jamais vous détester.
- Promettez-moi que c'est la vérité.
- C'est la vérité, je le jure.

Il glissa de nouveau dans le sommeil. Le comte était entré dans la chambre et se tenait derrière elle.

- Va te reposer un peu, ma chérie. Il ira mieux demain matin.

Elle dormit à poings fermés cette nuit-là, et se réveilla en bien meilleure forme.

- Il va mieux, lui annonça Mme Banty.
- Il faut que j'aille le voir.
- Quand vous aurez pris votre petit-déjeuner, dit fermement

Mme Banty.

En bas, toute la famille McEwuan accueillit chaleureusement Lavina, qui rayonnait de bonheur. Elle se sentait un appétit d'ogre. Tout lui paraissait plus beau et plus léger ce matin.

Mais le majordome entra, le visage grave.

- Un messenger de la reine souhaite voir lord Ringwood, annonça-t-il.

- Papa ! s'écria Lavina en portant la main à sa bouche.
- Ne t'inquiète pas, ma chérie. Il s'agit sûrement de sa réponse. J'ai écrit à Sa Majesté dès que j'ai su ce que Stanislaus avait fait.
- Mais que lui avez-vous dit ?
- J'ai démissionné de mon poste de conseiller, en lui expliquant mes raisons.

Avant qu'elle ait pu réagir, le messenger apparut. C'était à nouveau sir Richard Peyton, qui semblait s'être considérablement assagi.

- La reine a reçu votre lettre et a répondu aussitôt. J'ai voyagé toute la nuit, et Sa Majesté m'a chargé de vous dire qu'elle espère que vous considérerez très sérieusement le contenu de sa lettre.

Sous les yeux anxieux de tous, lord Ringwood ouvrit l'enveloppe.

Sa Majesté le priait instamment de revenir sur sa décision de quitter la cour, car elle ne pouvait pas se passer de ses services. Elle ajoutait ses félicitations pour les fiançailles de lady Lavina et lord

Elswick, et leur souhaitait un avenir heureux. Elle pensait que lord Ringwood serait intéressé de savoir que le prince Stanislaus avait quitté le pays et ne reviendrait pas.

- Nous avons gagné, ma chérie, dit-il à Lavina, les larmes aux yeux.

- Oh, papa ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, autant soulagée pour elle-même que pour lui. Retournerez-vous à la cour ?

- Je le pense, ma chérie.

- Il faut prévenir lord Elswick, dit-elle en s'élançant vers la chambre du marquis.

Elle le trouva couché, mais bien mieux que la veille. Son visage avait retrouvé quelque couleur.

- Nous avons gagné, lui annonça-t-elle, puis elle lui parla de la lettre de la reine.

- Je me demande si j'ai gagné quelque chose, déclara-t-il quand elle eut terminé. C'est à vous de me le dire.

- Ne le savez-vous pas ? demanda-t-elle en s'asseyant sur le lit près de lui. La musique ne vous l'a-t-elle pas dit ?

- Elle m'a donné espoir. Mais vous étiez tellement en colère contre moi...

- Ce que j'ai dit à l'auberge était stupide. J'étais désespérée. J'ai eu un choc quand Stanislaus m'a raconté pourquoi vous vouliez vous venger de lui. Pourtant, j'ai toujours su qu'il y avait quelque chose que j'ignorais. Vous me disiez vous-même que vous aviez vos propres raisons.

- Oui, je voulais me venger de lui. Mais pas seulement pour moi. Je voulais aussi la venger elle.

- Elle ? Vous voulez dire...

- Anjelica. Je la vois telle qu'elle est maintenant. Elle n'en voulait qu'à mon argent et à mon titre.

- Oui, Stanislaus m'a tout raconté. Il se vantait presque de l'avoir séduite grâce à son argent et de l'avoir abandonnée dès qu'il s'est lassé d'elle.

- Elle a sombré dans la misère et mené une existence si dure qu'elle a finalement perdu la raison. C'est dans cet état que je l'ai retrouvée.

- Vous l'avez retrouvée ?

- Oui, par un heureux hasard. Elle ne m'a même pas reconnu. Je l'ai confiée à une famille qui a pris soin d'elle jusqu'à sa mort.

- Vous avez fait cela pour elle ? s'étonna Lavina. Après ce qu'elle vous avait fait ?

- Ce n'était pas entièrement sa faute. Elle n'était pas très intelligente et constituait une proie facile. Alors j'ai senti que je me devais de la venger aussi.

- Et l'on vous accuse de détester les femmes. Il lui adressa un sourire triste.

- Je ne détestais pas seulement les femmes, mais le monde entier. Je condamnais l'inconséquence des femmes et la cruauté des hommes. Je m'enfermais dans l'obscurité de mon malheur et de mon amertume, rejetant toute possibilité d'entrevoir la lumière. De toutes ces années, je n'ai qu'un seul souvenir heureux. Et c'est celui d'une jeune fille dansant comme un rayon de soleil dans une soirée londonienne.

Son sourire devint tendre.

- Je la revois, jolie toupie, ses cheveux blonds volant autour d'elle. Elle était l'incarnation même de la vie, jeune, belle, confiante.

- J'ai cru que vous me méprisiez.

- Je me suis détourné de vous parce que vous menaciez de faire voler en éclats la prison où je m'étais enfermé. Je me suis dit que vous n'étiez qu'une enfant pour me protéger de la joie et de l'espoir que vous représentiez. J'avais peur. Mais je ne vous ai jamais oubliée. Vous hantiez mes rêves; dans mes longs moments de solitude je revoyais votre image, tourbillonnante, éclatante, qui m'empêchait d'oublier que j'avais choisi un horrible chemin, qu'il y avait un autre chemin si seulement j'osais le prendre. Et puis, un jour, vous êtes réapparue dans ma vie, grandie, magnifique, demandant mon aide.

Il la regarda comme s'il se rappelait l'instant magique où il l'avait revue, puis poursuivit :

- Mais je n'étais pas en état d'apprécier le cadeau que la vie me faisait. J'ai voulu lutter contre vous. Je ne voulais pas de la chaleur que vous apportiez dans mon existence. Cela m'était insupportable, comme la lumière est insoutenable quand on est resté trop longtemps dans la nuit. Mais, tandis que je vous repoussais d'une main, je vous retenais de l'autre. J'ai tout fait pour vous garder près de moi - en me disant que ma seule motivation était la vengeance. En vérité, je tombais chaque jour un peu plus amoureux de vous, sans vouloir l'admettre. Et puis, quand j'ai vu la mort de près, je me suis dit que je devais vous parler, vous dire que je vous aimais et que je voulais votre amour.

Son regard accrocha le sien.

- Je vous aime, souffla-t-elle. Je ne veux pas vous perdre.

Sans même s'en rendre compte, elle se pencha vers lui jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent. Elle l'aimait comme elle n'avait jamais aimé personne.

- Je vous aime, murmura-t-il avant de l'embrasser. Longtemps plus tard, Lavina se retrouva allongée près de lui, la tête sur son épaule.

- Dites-moi que vous m'aimez, la pria-t-il.

- Je vous aime. Ce qui nous arrive est tellement merveilleux...

- Je ne veux que vos lèvres. Embrassez-moi encore pour que je sache que je ne suis pas en train de rêver.

Elle l'embrassa délicatement, tendrement, craignant de réveiller la douleur de sa blessure.

- Quand pourrons-nous nous marier ? demanda-t-il.

- Vous voulez vraiment m'épouser ?

- Je veux que vous m'apparteniez pour toujours. Vous êtes mienne, et je veux que vous me juriez sur ce que vous avez de plus sacré que jamais vous ne me quitterez.

- Quand je vous ai entendu jouer du piano, j'ai compris que je vous aimais. La musique semblait murmurer que le véritable amour était là.

- Je vous jure que je ferai tout pour vous rendre heureuse, mon amour.

- Et je vous rendrai heureux au point que vous oublierez toutes ces années sombres, lui promit-elle. Il y a tant de choses merveilleuses à découvrir ensemble.

- Je vous aimerai jusqu'à la fin de mes jours.

- Ce jour-là, ma vie aussi s'achèvera. Je ne veux rien d'autre au monde que vous.

Lord Elswick se pencha pour s'emparer de ses lèvres. Quand il l'embrassa, Lavina eut l'impression qu'ils s'élevaient ensemble vers Dieu, pour qu'il bénisse leur amour.

Pour l'éternité.